

Tro-breiz 2014

DINAN-VANNES du 3 au 9 août

C'est mon vieux copain Branderion, contacté grâce au forum du site de l'association du tro-breiz, qui m'a emmené à Dinan. Nous avons convenus d'un rendez-vous sur l'îlot de Locastel, à Lochrist, c'est-à-dire au milieu du Blavet, entre Hennebont et Inzinzac, dès le samedi à 15 h ; nous étions l'un et l'autre ponctuels. Son navigateur nous a emmenés sur environ 140 km de routes improbables, mais nous étions à l'heure à la salle omnisport de Dinan, route de Dinard, pour l'Assemblée Générale au cours de laquelle j'ai soutenu – en vain – la motion « sauvons le sandwich » (publiée sur le forum public du site de l'association, voir le texte en dernière page) et procédé à l'élection de neuf des membres du conseil d'administration !

En même temps que du guide annuel (pratique et spirituel) et des tickets de restauration, je fais l'acquisition d'une belle « polaire » bleue marine estampillée « trobreiz », taille XXL, pour me pavaner à l'abri de la fraîcheur tant matinale que vespérale.

J'avais auparavant présenté mes devoirs à la Présidente exécutive, Marie-Alix de Penguilly ainsi qu'au Président fondateur, Philippe Abjean ; je pouvais alors évoluer en toute sérénité, ce que j'ai fait en saluant les uns et les autres au fur et à mesure des rencontres, comme si l'on s'était quitté la veille.

Aux « bonjour » secs, à la Yves Mourousi (1942-1998), l'icône du JT de 13 h sur TF1 de 1975 à 1988, je réponds en qualifiant, autant que possible, mon interlocuteur, par son prénom, voire son titre, à défaut, un simple « Monsieur » ou « Madame » ou encore « Mademoiselle » si le genre et l'âge m'y autorisent, ce qui, selon les canons en vogue de nos jours, équivaut, paradoxalement, au comble de l'inconvenance !

Je me rappelle que les salutations en dialecte malinké varient selon que l'on s'adresse à un homme ou une femme, l'âge de la personne saluée et même le moment de la journée. En Afrique on conserve l'art inné de la politesse ; chez nous, les bonnes manières deviennent, de plus en plus, aléatoires mais conservent, indubitablement, leur nature de « marqueurs sociaux ».

A cet égard, j'ai encore dans les oreilles l'objurgation de Madame Moulin, ma maitresse d'école à Meunet dans les années cinquante : « merci qui ? Merci mon chien... ? ». De nos jours c'est déjà tellement beaucoup d'obtenir un merci sec, alors on ne va pas, de surcroît, demander qu'il soit personifié ! Néanmoins j'ai beaucoup de peine à me contenter de ces civilités à la cantonade et impersonnelles, façon « signe de paix » à la messe dominicale...

A cet égard, le Pape François dans son exhortation *Evangelii Gaudium* du 24 novembre 2013, proposée à notre réflexion par les rédacteurs du livret spirituel cette année – Merci Louis et Julien, dignes successeurs du Père « Castor » ! - nous invite à imiter Jésus : « quand il parlait avec une personne, il la regardait dans les yeux avec une attention profonde pleine d'amour » (EG 269, livret p 13).

Après un dîner d'un pied de porc, en ville, en compagnie des jeunes Pierrot et Fred, de retour parmi nous, j'ai rejoint, entre deux averses, mon campement précédemment installé sur la route montant de la salle omnisport à la maison des jeunes, sous la protection tutélaire d'une branche basse de châtaigner, le temps restant plutôt menaçant.

Le moral est là avec la satisfaction de retrouver tous les amis et la perspective d'en faire de nouveaux !

Dimanche 3 août, départ de Dinan pour Caulnes (28,5 km)

Mon ami, Jean Yves, ancien Maître Principal de la Marine est, dans le civil, une autorité reconnue du monde des randonneurs de Landivisiau ; à ce titre, il dispose d'un matériel de navigation dernier cri, calé sur un des satellites américains prévu à cet effet ; il le branche à 08:14.

A l'arrivée à Caulnes il affichera : 30,52 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et la salle d'hébergement, de sorte que le total cumulé pour la journée s'établit à 36.420 km, bien plus que les 28 Km ½ initialement annoncés. Et ce sera tous les jours ainsi.

Par ailleurs, qu'on se le dise une bonne fois pour toutes : les nuits sont courtes, plutôt en pointillé ; le sol est de plus en plus bas, au fil des années, et de plus en plus dur, quel que soit le volume d'air insufflé dans le matelas à gonflage soi-disant automatique, qu'il suffit de dérouler à cet effet.

Bref, le lever devient de plus en plus acrobatique et nécessite des contorsions inhabituelles où le ridicule finit par triompher de toute dignité, mais c'est à ce prix que l'on se met debout.

Dieu merci, en l'absence de tente à plier, le campement est rapidement levé et le bagage, soigneusement arrimé et identifiable, remis, sans récépissé, au camion « ad hoc ».

Et aussitôt, en route pour l'Église Saint Sauveur au chevet de laquelle un café croissant bienvenu nous est servi par les soins de l'organisation. La façade de cette belle église qui conserve le cœur (les entrailles sont à Saint Laurent du Puy en Velay, le squelette dans la basilique Saint Denis et les chairs – bouillies - étaient à Clermont-Ferrand) de Bertrand du Guesclin (1320-1380), partisan de Charles de Blois, puis connétable de France, « an trubard a ren ar rustl », (littéralement « le traître qui commande l'attaque »), me rappelle celle des églises romanes du Poitou-saintongeais avec ses trois arcades plaquées, deux aveugles encadrant le porche d'entrée, le granit sombre ayant remplacé la blancheur du calcaire charentais.

Belle messe d'envoi qui se clôture par les instructions quotidiennes de Joëlle, gardienne du chemin et nouvelle madone des pèlerins, sur un « da feiz on tadou koz », encore un peu timide malgré le triple cri de son refrain : « kentoc'h ni a varvo ! » : « nous mourrons plutôt que de renier la foi de nos ancêtres !... »

Rien que cela. Tout un programme !

En quittant l'église, j'accroche le pavillon tout neuf de Louise-Elizabeth, la bienheureuse Madame Molé, récemment béatifiée à Vannes, dont j'avais réclamé la présence l'année dernière.

Nous voilà partis sous un frais soleil d'été, descendant les rues de Dinan, vers la vieille abbaye Saint Magloire de Lehon, pour remonter ensuite la rive gauche de la Rance, suivre le ruisseau du Pin jusqu'aux Loges, et l'église de Trévron, nous prenons notre premier repas à Saint Maden.

Pour me remercier de ma brillante, mais vaine, plaidoirie, la veille, en faveur du sandwich qu'ils vendaient les années précédentes, les préposés à la bière et au café m'ont donné, tout au long de la semaine, en guise d'honoraires, une demi baguette de pain pour accompagner les boîtes de sardines et de pâté dont je m'étais muni par précaution.

Il eut été pourtant si simple de continuer d'offrir aux pèlerins, à côté du trop copieux plateau repas et du volumineux sac de pic-nic, une troisième option sous forme du frugal sandwich auquel je m'étais rangé depuis plusieurs années.

Bref, qu'ils soient de nouveau remerciés et, les « épices » avalés, il faut repartir en déjouant les ruses des ouvreurs sur la direction à prendre.

Beaucoup d'asphalte et d'anciennes voies de chemin de fer dont le ballast continue d'affleurer ; les semelles de mes chaussures accusent les kilomètres parcourus depuis 2008 et les jambes ressentent d'un coup la brutalité de la route.

Nous marchons le long de la Rance ou du canal de Nantes à Brest aux rives tachées des sanguinolentes brassées de lythrum salicaires qui éclatent au soleil d'été ; nous longeons par ci, par là d'anciens bâtiments de ferme élevés en pisé, comme en Afrique ; la terre, matériau de construction incomparable, le plus répandu au monde.

Le bâton sonne le rythme de la marche ce qui ne plait pas à tout le monde : lors de la première halte, une dame viendra s'en plaindre en me faisant grief de contribuer à l'usure précoce de la chaussée, m'annonçant l'imminente interdiction, à l'une des extrémités de mon bâton, du bout ferré qui subsiste malgré l'usure et l'utilisation obligatoire d'un embout caoutchouté. On fonctionne beaucoup sur le mode feu rouge/feu vert, interdit/obligatoire : je lui ai dédié mon plus enjôleur sourire....

Ensuite, toujours plein sud, vers Guenroc, en quartz brillant qui domine le village, nous arrivons à Quitté où nous obliquons à l'ouest pour atteindre Caulnes, terme de l'étape du jour ; rien à voir avec la dynastie originaire du Minervois : Georges (1919-2004) journaliste, son fils Antoine, animateur et la fille de celui-ci, l'actrice Emma de Caunes, sans « l ».

Vu, en traversant une fois de plus la Rance, artificiellement enflée par la retenue d'eau du barrage hydroélectrique de Rophemel, l'imposant château médiéval de Beaumont dominant la vallée ; nous avancerons, sans toutefois la franchir, jusqu'à la poterne pour admirer avec autant de discrétion qu'il est possible, la cour intérieure où s'ébrouent les enfants de la famille Carné-Trecesson de Coetlogon, toujours propriétaire des lieux.

Enfin, nous arrivons à Caulnes en passant devant la sévère façade classique du château de Couëllan, propriété des descendants du Commandant Dorange qui fut, au cours de la dernière guerre, un proche collaborateur du général Juin ; un peu trop vite, sans doute pressés d'arriver, nous avons négligé la chapelle et le magnifique parc aux belles essences d'arbre.

Les organisateurs, dans leur infinie sagesse, avaient prévus une voiture balai qui, à en croire Yffig, son chauffeur, n'a pas chômé : il lui a fallu plusieurs allers et retours pour satisfaire tous les postulants plus ou moins présomptueux de leurs forces qui avaient fait du tro-breiz une épreuve de marche à pied en vue de leur sélection aux prochains jeux olympiques.

A Caulnes, le temps menaçant et les conseils pressants de mes amis météorologues, m'ont fait, dans un premier temps, installer mon campement dans la salle collective. A la minuit, la satisfaction d'un besoin naturel sous un ciel clair et étoilé, a aussitôt entraîné un subtil déménagement et j'ai ainsi fini ma nuit sur les gradins du terrain de foot.... En général, c'est l'inverse : la nuit commence à la belle et se finit à l'abri, peut être cette semaine pourrai-je enfin passer toutes mes nuits dehors ?

Le lendemain matin, j'y ai oublié mon béret béarnais, cadeau de mon copain tarbais, le Dr Belluche. Je ne l'ai pas retrouvé malgré d'itératives recherches au bureau des objets trouvés tenu par les dames du « point information ».

Lundi 4 août départ de Caulnes pour Gaël (25,5 Km)

Le Cival a été plus matinal que la veille : il met son GPS en route à 07:04

A l'arrivée à Gaël il affichera : 26,29 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total cumulé pour la journée sera de 27.590 km.

Lever sous un frais soleil avec l'impression de n'avoir pas fermé l'œil de la nuit ; nous échangeons au fil des rencontres matinales des informations ensommeillées sur nos courbatures respectives, la conclusion en est la suivante : « si tu te réveilles et que tu as mal nulle part, c'est que t'es mort ! ». Voilà qui est de nature à nous rassurer, en tout cas à déridier des figures encore ensommeillées...

Il faut pourtant accepter que, ce que nous sommes arrivés à faire aujourd'hui, il n'est pas certain que, demain, nous pourrions encore le faire ! Sic transit gloria mundi

Sac au camion, PDDM (petit déjeuner du matin : dans l'ordre : jus d'orange, corn-flakes, beurre et confiture - une seule portion, s'il vous plaît - croissant, pain et café au lait), puis, sans s'attarder, messe à 8 h qui se termine inmanquablement par les instructions de Joëlle et le « da feiz on tadou koz » et en route !

J'avais dû, comme la veille pour le dîner, en l'absence de ticket-repas pour Caulnes, soudoyer Arlette afin d'accéder néanmoins à salle de restauration. Renseignement pris ultérieurement au « point-information » où j'avais demandé le bureau des réclamations, il ne s'agissait pas d'un oubli de l'organisation, imparable, de l'association, mais bien d'une erreur de ma part commise lors de la passation de la commande ; je me suis alors aussitôt acquitté du coût du dîner et du petit déjeuner consommés grâce à l'amabilité de la contrôleuse, abusée bien malgré elle et bien malgré moi.

Sans s'attarder, parce que, la veille, je m'étais inscrit auprès d'Etienne - cérémoniaire en titre du tro-breiz, comme Mgr Centène en est l'évêque – pour la première lecture. En serviteur de la parole, j'aime lire la Parole.

Il s'agit du dialogue entre le faux prophète Ananie, démagogue qui flatte son auditoire en lui prédisant ce qu'il attend et souhaite entendre et le brutal Jérémie qui, en rapportant fidèlement les paroles du Seigneur, ne fait pas dans la dentelle : « Tu as brisé un joug de bois, je le remplacerai par

un joug de fer ». Ananie n'est qu'un faux prophète qui « rassure le peuple par un mensonge » ; il mourra dans l'année parce que, ce qu'il a prêché « c'est la révolte contre le Seigneur. » (Jr 28, 1-17)

Le vrai prophète ne fait généralement pas dans le politiquement correct ; ce doit même être à cela qu'on le reconnaît : il ne se soucie pas de sa cote de popularité, lui !

A peine sorti de Caunes, nous traversons la RN 12 (Rennes – St Brieuc) qui contourne Saint Jean de l'Isle et quittons le département des Côtes d'Armor pour celui de l'Ille et Vilaine.

A une quinzaine de kilomètres au sud, c'est Saint Meen le Grand, où nous prenons notre repas dans le parc de l'ancienne abbaye fondée par le compagnon de Saint Samson, venu avec lui du pays de Galles au VI^e siècle, aujourd'hui jardin public. Un de ses derniers abbés, également évêque de Saint Malo, Achille de Harlay (1581-1646), à ne pas confondre avec son lointain cousin, Premier Président du Parlement de Paris, prénommé comme lui (1570-1615) qui a toujours « sa » galerie au Palais de Justice de Paris, fut un personnage étonnant, arabisant et fidèle du cardinal de Richelieu (1585-1642), il réussit à chasser les bénédictins et fit de l'abbaye un séminaire diocésain qui fermera ses portes en 1790.

Je retrouve mes amis léonards que je repère dans la foule grâce aux pavillons jaunes, timbrés du léopard mort-né ou du dragon rouge gallois pour ceux du Trégor, ce qui fait rire les vieux bretons bretonnant de Bretagne auxquels je confie mes intentions : « mais !...., mon pauvre Yves !... les léonards n'ont pas d'amis ! »

Qu'à cela ne tienne, je me sens bien en leur compagnie

Après le repas, nous poursuivons sous un beau soleil d'été notre marche vers le sud, jusqu'à Gaël, dont le nom est plus proche du français « gué » et de l'arabe « wad » (oued) qui signifie le passage, sur la rivière Meu, que du qualificatif « gaélique » désignant les populations celtes d'Irlande, d'Ecosse et de l'île de Man. Attention aux faux amis !

J'en ai de vrais avec lesquels je vais savourer une bonne tournée de Picon bière au bar O'Morgan, puis une autre, et puis sans doute encore une autre, et enfin, on ne refuse pas la tournée de la patronne... La dureté du chemin disparaît et c'est la franche gaité, la joie de se retrouver sur les chemins de Bretagne, encore une fois, vérification faite que tout fonctionne bien, finalement.

Heureusement, le dîner n'est pas trop éloigné du campement, installé sous l'auvent de la salle omnisport, à l'abri d'une pluie qui occupera une bonne partie de la nuit ; j'y ai goûté le plaisir égoïste d'un sommeil bien au sec au milieu des éléments déchainés.

Est-ce là « le venin amer de l'immanence » comme le dit le Pape François (EG N° 87, livret page 14) ? Ou plutôt l'élixir de jouvence quand il s'agit non pas de se recroqueviller sur soi-même, mais d'aller chercher, avec le philosophe chrétien Maurice Blondel (1861-1949), au plus profond de son être, « l'ouverture incoercible à la transcendance » (Bernard Sesboué sj, « Croire, invitation à la foi catholique pour les femmes et les hommes du XXI^e siècle » Droguet et Ardant 2000, pp 153 et 553) ?

Allez, bonne nuit !

Mardi 5 août départ de Gaël pour Guilliers (23 Km)

Jean-Yves met son compteur en route à 07:53

A l'arrivée à Guilliers il affichera : 25,05 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total cumulé pour la journée est de 26.350 km.

C'est en sortant de la messe du matin qu'au milieu de la foule réunie pour le départ j'avise un groupe de pèlerins en maillot bleu roi de sportif professionnel au dos duquel figure l'inscription : « l'Eglise est dans la course ». Renseignement pris, il s'agit des paroissiens de Notre Dame de Grande Puissance - au nom bienvenu - de Lamballe, sous le patronage de laquelle ils participent aux manifestations sportives locales, illustration tout à fait lisible de la nouvelle évangélisation ! Et je suis sûr que ça marche (dans la mesure où, en visiteurs avisés, ils savent laisser gagner, de temps en temps, leurs challengers dans les différentes disciplines)

Je les félicite de leur initiative et en prends de la graine...

Ce matin, il ne fallait pas oublier d'enfiler les guêtres, élément essentiel de l'équipement du parfait troyen que les cavaliers d'aujourd'hui appellent du mot anglais « chaps » et les officiers d'infanterie d'autrefois « houseaux » : ils empêchent la pluie dégoulinant du poncho de venir désagréablement humecter les chaussettes, la tige des chaussures puis les pieds qui craignent tant l'humidité. Encore faut-il ne pas oublier de les enfiler AVANT la pluie ; pendant, c'est tout de suite trop tard !

Et ne vous laissez pas abuser comme moi par l'équipement destiné à couvrir les chaussures de ski, comportant, en guise de sous-pied, une ridicule tresse en métal qui ne manquera pas de casser au bout d'un nombre incertain de kilomètres. Exigez de votre fournisseur de véritables guêtres de marche !

Quelques kilomètres et nous voici à l'entrée du Lou, un peu avant la jolie église de Saint Léry qui avait réuni, il y a une quinzaine d'années les membres de la famille Desgrées, d'ancienne extraction, qui s'illustre, tantôt dans les médias et la « com. », tantôt dans les armées de terre, d'air ou de mer.

Le déjeuner a lieu, non pas au centre naturiste international du Bois de la Roche (Koad ar Roc'h) mais un peu avant le Moulin, sur les bords de l'Yvel.

Et nous voilà arrivés à Guilliers sans autre encombre, si ce n'est une magnifique averse orageuse qui a pris l'arrière garde à laquelle j'appartenais, en plein champ, sans autre abri notable que la lisière d'un petit bois avant la traversée du ruisseau du Rezo.

Il faut dire que je m'étais préalablement mis à l'abri d'un sérieux grain sous une grange à Couroussaine, préférant prendre du retard plutôt que d'affronter les éléments qui ne semblaient pas vouloir se calmer de sitôt.

Les équipements, aussi sophistiqués soient-ils, ne protègent que quelques minutes de la pluie battante, et il faut continuer, avancer sans trop se préoccuper des conditions climatiques ni de ses conséquences sur le confort immédiat du marcheur.

Guilliers est loin d'être un grand centre urbain avec ses, à peine 1.500 habitants, néanmoins, le repas et le campement sont aux deux extrémités de la ville qu'il faut traverser pour aller de l'un à l'autre, heureusement le temps s'est assagi : il ne pleut presque plus !

J'ai installé mon campement sur les gradins des tribunes face au terrain de foot, celui des redonnais est sur mon chemin, je m'invite à l'apéritif qu'ils étaient sur le point de se servir, ils m'accueillent chaleureusement, comme à leur habitude, malgré mon indiscretion.

Cette fois on est en Morbihan et la douche est encore tiède et drue quand je m'y présente. On y est comme chez soi !

Sur le chemin du centre-ville, en allant dîner, j'aperçois, se dirigeant vers moi, la silhouette d'une belle femme en robe d'été « liberty » d'un vert particulièrement seyant à sa physionomie avenante encadrée de cheveux courts, arrivée à ma hauteur elle me gratifie d'un sourire enjôleur ; mais, c'est Marie-Joseph, elle-même, en personne ! Elle a troqué son imparable chemise de flanelle bleue et son pantalon court en velours clair pour une tenue qui la met autrement en valeur et dont je la complimente chaleureusement, un brin admiratif.

Sous couvert de confort, nos vêtements modernes ont sacrifiés à l'esthétique et c'est bien dommage : non seulement l'uniformité participe insidieusement au nivellement mais elle a pour effet de gommer « l'allure » qu'il appartient à chacun de revendiquer pour lui-même. Le moins que l'on puisse dire est que la tenue unisexe du randonneur n'a rien, en général, pour mettre en valeur ni celui, ni celle, qui le porte.

En revenant de la salle de restauration je m'arrête à l'église profiter des enseignements du Père Philippe Jeannin o.p. sur la Joie de l'Evangile (Evangelii gaudium), exhortation du pape François à l'occasion de la clôture de l'année de la foi 2013 ; je n'ai pas tout suivi... La belle statue hiératique de Sainte Apolline, martyrisée à Alexandrie en 249, me donne des distractions : sa bouche est close et ses mains croisées devant elle, avec fermeté elle refuse de sacrifier à l'empereur ; ses bourreaux vont lui massacrer la mâchoire !!

Je retiens néanmoins de la lecture des extraits de l'exhortation sélectionnés par le conférencier et ses acolytes, les jeunes abbés Julien et Louis, désormais « incardinés » au tro-breiz, les accents gaullien de l'appel du 23 novembre 2013 du Pape François : « J'invite chaque chrétien, en quelque lieu et situation où il se trouve, à renouveler aujourd'hui même sa rencontre personnelle avec Jésus Christ ou, au moins, à prendre la décision de se laisser rencontrer par lui, de le chercher chaque jour sans cesse » (EG 3, livret p 13).

On se rappelle les termes du fameux appel du 18 juin 1940 : « Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent actuellement en Grande-Bretagne ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi. Ceci vaut également pour les ingénieurs et les ouvriers spécialistes qui se trouvent déjà en Grande-Bretagne ou qui viendraient à s'y trouver. »

Pour ce qui concerne l'invitation du général de Gaulle, je n'étais pas né et c'est maintenant réglé ; tandis que celle du pape François m'est adressée directement et c'est à moi d'y répondre comme il convient, ici et maintenant, hic et nunc.

Il pleuvra presque toute la nuit, sans interruption.

Mercredi 6 août départ de Guilliers pour Josselin (25 Km)

Le Cival met son compteur en route à 07:51

A l'arrivée à Josselin il affichera : 26,75 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total cumulé pour la journée s'élève à : 28.950 km.

Le réveil se fait sous la pluie et le moral est aussi maussade que le temps, heureusement on sait que le mauvais temps comme la mélancolie ne durent pas : nous sommes en Bretagne : un petit coup de Laridé ou de gavotte animé par un hardi Kan ha diskant poussé à pleine voix par quelques vaillantes chanteuses et le ciel se dégage !

Nous voilà parti pour l'étang du château de Trô, le soleil finit par prendre le dessus et nous descendons la butte au son des aboiements de chiens courants particulièrement bien gorgés, sans doute les restes de la meute de Guethenoc, vicomte du Porhoët, avant qu'il ne quitte les lieux pour les bords de l'Oust, plus au sud, sous la protection de Notre Dame du Roncier ; il donnera à sa nouvelle résidence le prénom de son fils aîné : Josselin. Nous y serons ce soir.

A saint Malo des Trois Fontaines nous pouvons vérifier que le compte y est dans un joli site récemment aménagé par les soins des services municipaux, mais ce n'est pas encore là que le repas est prévu, il nous faut continuer, plus loin, plus tard, malgré la faim et la fatigue qui commencent à se faire sentir...

Le déjeuner se prend sur les bords du Ninian, à l'entrée d'Helléan : je me suis installé, confortablement attablé à l'intérieur de la modeste salle des fêtes qui avait été opportunément ouverte à notre intention.

Après le déjeuner la reprise collective se fait péniblement sans que j'en puisse connaître les raisons. Tout d'un coup, nous voilà partis, traversant le bourg, nous marchons plein ouest. Un petit détour sous les fraîches frondaisons du bois de Digoët puis le parc du château de Penhoët et nous finissons par arriver à Josselin par le joli chemin de Talva, aménagé pour la promenade instructive.

J'y retrouve, enfin, Marie de Blic, tête de la liste « Force Vie » aux dernières élections européennes, où figurait, en queue, mon neveu, Benoist Gilbert ; depuis trois jours, j'étais, vainement, à la recherche de la tête de liste, n'ayant pas réussi à l'identifier comme l'épouse de l'ami Hubert que son patron, Raoul Follereau, n'a pas lâché cette année au bon moment pour accompagner sa petite famille sur les chemins de Bretagne.

J'avais mobilisé tous mes réseaux sur site pour la retrouver et la féliciter de son courage politique. Je voterai encore pour elle aux prochaines élections où elle se présentera.

Après le dîner était prévue une conférence sur la duchesse Anne (de Bretagne) dont on a célébré le demi-millénaire de sa mort à Blois, le 9 janvier 1514. Je n'y ai pas été. Autant vous le dire, je ne suis pas un admiratif inconditionnel du personnage, fiancée initialement au prince de Galles, puis mariée successivement, pour de sombres motifs politiques, à Maximilien d'Autriche, puis au roi de France, Charles VIII et enfin, après le décès accidentel de celui-ci, à son cousin et successeur, Louis d'Orléans, déjà marié à Jeanne, fille de Louis XI.

Qu'à cela ne tienne, le roi Louis XII ignorera superbement les engagements du duc d'Orléans et fera annuler son mariage pour épouser la veuve de son prédécesseur.

Titree, en compensation, duchesse du Berry, l'ex-reine de France fondera, à Bourges, l'ordre des Annonciades, les plus belles des bonnes sœurs, toujours présentes à Saint Douillard, banlieue sud de Bourges, dans leur habit gris sous un scapulaire rouge et leur voile noir sur une guimpe blanche avec, en sautoir, un cordon bleu soutenant une médaille à l'effigie de la Sainte vierge. Vous comprendrez vers qui, d'Anne ou de Jeanne, mon cœur de berrichon penche.

A l'époque d'Anne, fin du XV^e siècle, la Bretagne était d'une importance comparable à celle des Pays-Bas ou du Portugal et aurait pu connaître un sort maritime international identique si elle n'avait pas fait le choix de l'ancrage à la France parisienne, jacobine et continentale. « La Bretagne, elle, bien à l'abri derrière ses côtes infernales, ses forteresses en fond de golf, et ses forêts impénétrables n'a presque pas lutté – comptant toujours plus sur les faiblesses de ses ennemis que sur ses propres forces. Nos chênes avaient des nerfs de roseau. Les yeux de nos ancêtres ne savaient pas voir et, aujourd'hui encore, on refuse d'écrire que la duchesse Anne fut un véritable fléau. Le manque de volonté, de courage et de lucidité furent trois dons naturels dont elle abusa sans vergogne ». Gilles Martin-Chauffier, le Roman de la Bretagne, l'histoire et les hommes, éditions du Rocher 2008, page 195.

Je laisse à l'auteur, l'un des rédacteurs en chef de Paris-Match, la responsabilité des termes employés, mais je ne suis pas loin de partager son courageux et original point de vue

Pour ma part, j'ai été, place Alain de Rohan, devant la mairie, danser un revigorant laridé, puis, à la terrasse de l'hôtel de France, boire une bonne bière pression en compagnie des cousins, avant d'aller me coucher là-bas, sur les bords de l'Oust, à l'abri de la toiture de la salle de sport, abri qui s'est révélé précaire en raison de la pluie qui m'a forcé à un repli stratégique vers la salle de judo restée vide d'occupants. Il est vrai qu'un panneau en interdisait l'accès, pourtant resté libre.

A quelques centaines de mètres, le long de la voie rapide, ce sont les abattoirs Gad et près de 600 personnes dans l'incertitude de leur avenir professionnel. Evidemment, nous ne pouvons pas rester indifférents à leur légitime inquiétude qui rejoint celle de tant de gens sur le point de perdre leur emploi, ici comme ailleurs, alors qu'il s'agit d'un élément fondamental de ce qui fait la dignité de chacun. On souhaite qu'il ne s'agisse que d'une mauvaise passe qui prendra bientôt fin, comme une pluie d'orage, l'été.

Malheureux ruraux, il nous faut admettre avec le Pape François que « la plénitude de l'humanité et de l'histoire se réalise dans une ville (...) Dieu vit parmi les citadins » (EG 71, livret p 19), et si Josselin ne sera jamais Jérusalem, il nous en reste l'Espérance, celle dont il nous importe de rendre compte (1P 3,15).

Jeudi 7 août départ de Josselin vers Malestroit (27 Km)

Le Cival met son compteur en route à 07:58

A l'arrivée à Malestroit il affichera : 28,54 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total s'établisse à 30.590 km.

Aujourd'hui, c'est le jour le plus savant de l'année (sait tout) et le fête de saint Gaëtan de Thiene (1480-1547). que me fêtera Philippe, mon neveu, digne chef de nom et d'armes depuis le décès de

son père avec qui nous échangeons inmanquablement des vœux à l'occasion de la fête de notre saint aïeul et patron.

Tous les mâles de notre famille portent ce prénom et le blason d'azur au pal vivré d'or que nous a légué Bonne-Félicité de Thiene (1773-1862), épouse de Georges-Henri Lespaigneul de la Plante (1776-1849) dont une des filles, Félicité-Radegonde (1809-1907) épousera Pierre-Edouard Peron (1805-1887), un des fils du capitaine Pierre François Peron (1769-1846) ; ce sont les grands-parents maternels de notre grand-père, le docteur Paul Gaëtan Daniel (1876-1925), arrière-grand-père maternel de Benoît Gilbert, suscité.

La messe est dite dans la magnifique basilique dédiée à Notre-Dame du Roncier. Je me suis placé à proximité du gisant du connétable de France Olivier V de Clisson (1336-1407), important personnage tant de la guerre de cent ans que de celle de succession de Bretagne qui l'a précédée où il était du parti des Monfort contre celui de Charles de Blois. A ses côtés, le gisant de sa seconde épouse, née Marguerite de Rohan (1330-1406), la veuve de Jean de Beaumanoir (1310-1366), le héros du combat des Trente, qui s'est déroulé à proximité du chêne de la lande de la Mi-Voie, entre Josselin et Ploermel le 27 mars 1351 (« bois ton sang, Beaumanoir, la soif te passera ! »)

En Bretagne on peut difficilement s'extraire de ce qui s'est passé dans les années lointaines, l'histoire se déroule sous nos yeux, les pierres de granit sculptées conservent la mémoire que les gisants racontent.

On quitte la jolie place Notre Dame pour descendre sur l'Oust que nous longeons, au pied du château ; le spectacle est « de carte postale », le ruban multicolore des marcheurs s'étire sur le chemin du halage du canal de Nantes à Brest qui emprunte le cours de la rivière.

L'écluse de Saint Jouan est toute fleurie, des bateaux attendent leur tour, nous passons notre chemin le portable en mode photo ; nous traversons la rivière au pont du Clan et filons admirer la petite chapelle de Saint Gobrien, avant de revenir sur le canal que nous retraversons en direction de Guillac.

Je dépasse une dame embarrassée de son vélo qu'elle pousse à la main ; je l'invite à faire usage de sa machine lui assurant qu'à son passage, les marcheurs se rangeront prudemment. « Je suis marcheuse moi-même, tout comme vous ; mon vélo ne me sert qu'à l'étape pour rejoindre mon hébergement » et, spontanément, pensant sans doute que je déclinerais poliment et avec dignité l'invitation, elle me propose d'emprunter son vélo, ce que j'accepte avec empressement. Je lui remets en échange mon bâton et hop, j'enfourche l'engin qui s'avère électrifié et dont elle m'a expliqué rapidement et avec fierté le fonctionnement sommaire.

Formidable ! Un petit coup de pédale et me voilà parti ! La difficulté consiste à éviter les camarades que je dépasse à toute vitesse sous leurs quolibets déchaînés. Cette petite escapade tombe à pic, la monotonie du chemin de halage commençait à me peser. Quelle belle invention que la roue, surtout quand elle est motorisée ! Et voilà qu'on quitte le bord de l'eau pour monter vers Guillac. J'ai pris de l'assurance et la côte est avalée sans peine jusqu'à l'église où est servi de la bonne eau fraîche par les membres de l'équipe d'assistance.

Leur cheffe, revêtue de l'anorak jaune qui lui donne l'autorité nécessaire à sa fonction, entend en faire usage devant la soif impatiente et inextinguible de certains membres du troupeau. C'est ainsi

que j'ai pu assister à un mémorable « rappel à la loi » adressé au Proc en personne qui sollicitait un second gobelet : « pas plus d'un verre ! » Mon ami Hervé, partagé entre indignation et besoin de justification, devant mon éclat de rire inextinguible, s'est drapé dans sa dignité, renonçant définitivement à arguer de sa qualité de parquettier hors hiérarchie.

Me voilà maintenant à la tête de la colonne et je prends le temps de grappiller quelques reines-claude dont une de ses nombreuses admiratrices entendait réserver la consommation à l'usage exclusif du Père Philippe Jeannin.

Cet épisode cycliste restera un de mes meilleurs souvenirs troyen !

J'ai restitué son engin à sa propriétaire, un peu inquiète néanmoins de la durée du prêt et, fondu de nouveau dans la masse piétonnière, je suis reparti courageusement vers Montretout où nous avons pris le repas au bord de l'Ouse à côté du château du Crey où a habité la sœur de René Descartes, leur père, Joachim (1563-1640), fut Conseiller au Parlement de Bretagne et fit partie de la commission chargée de la construction du Palais qui fait encore la réputation de la ville de Rennes.

Après le déjeuner nous avons été autorisé à en longer les communs transformés en gîtes pour nous diriger vers la Chapelle Caro direction sud ; nous avons traversé successivement l'Ouse sur le pont de la Bagotais et la voie rapide RN166 en passant dessous.

Au Carouge, nous avons abandonné le cours de l'Ouse pour le canal artificiel, du moins le chemin de halage jusqu'à l'écluse de la Née où nous sommes passés sur l'autre rive, suivie jusqu'à l'écluse de Malestroit : il fallait laisser le chemin de halage aux promeneurs et usagers habituels que notre colonne, en contre-sens, risquait d'effrayer.

Même les jeunes gens, quand ils présument de leurs forces, peuvent être victimes de claquage – n'est-ce pas Alexandra ? - : celui-ci est assis au beau milieu de la route et grimace de souffrance malgré les soins de ses copains. Je lui laisse mon bâton qu'il accepte avec reconnaissance.

Un petit détour vers Malestroit pour honorer nos compagnes de marche, les sœurs augustines hospitalières de Saint Augustin, courageuses et fidèles pèlerines du tro-Breiz.

Notre homonymie fait que, la sœur Marylène et votre serviteur, sommes en correspondance ; elle est une des responsables de l'établissement hospitalier, récemment converti de maternité en moulin. Je m'étonnais de cette transformation lorsqu'elle m'a amené à reconnaître que mourir est, en quelque sorte, une naissance à une autre vie. Elle a raison et je me suis empressé d'y réserver ma place. Elle a tempéré mon enthousiasme de son sourire ineffable : « vous ne connaissez ni le jour ni l'heure ».

Il existait au siècle dernier une dévotion toute particulière née, à l'instigation de la Mère Yvonne-Aimée, supérieure de la congrégation pendant l'occupation, au « petit roi d'amour », Jésus enfant, sous la figure d'une effigie, en cire, je crois, comme autrefois, la poupée « baigneur » qui enchantait les petites filles. L'évêché a cru bon de mettre un terme à cette piété qu'il jugeait excessive et empreinte de quiétisme. Le « petit Jésus de Malestroit » a été relégué dans les greniers du monastère où il doit toujours se trouver.

Je ne l'ai pas vu !

Lorsque l'histoire aura, enfin, décanté les scories de l'occupation, sans doute le décret de juin 1960 du Saint Office sera rapporté et le procès en canonisation de mère Yvonne Aimée, toute à la fois pétainiste et résistante, comme beaucoup d'excellents français à cette époque, pourra reprendre. Alors, de nouveau, j'espère, il nous sera permis de « voir le petit Jésus de Malestroit ».

Surtout n'allez pas croire que les chemins du tro-Breiz passent obligatoirement par Malestroit : consultez le guide rédigé par Bernard Rio, récemment édité par Coop Breiz (mai 2014). Mais on ne conduit pas une bande de près de 2.000 randonneurs de tout poil sur les mêmes sentiers qu'un groupe de quelque pèlerins même peu aguerris. Demandez à Marie-Joseph et à Fanch qui lui a succédé dans ces importantes fonctions de guide-éclaireur.

C'est ainsi que nous avons parcouru le GR 37 jusqu'à Guillac et partie de la voie verte Rohan-Malestroit

A Malestroit, place du Bouffay, le Picon-bière était de facture très honnête et l'abstinence depuis Guilliers justifiait parfaitement les « memes tra » (« remettez-nous ça ») successifs de chacun des nombreux amateurs. En nous dirigeant vers la salle des fêtes pour prendre le dîner, nous ne manquons pas de jeter, au chevet de la belle église Saint Gilles, un œil sur la fontaine du Lion d'Or qui sourd là, bien avant que le bâtiment actuel ou celui qui l'a précédé n'ait été construit.

Le temps menaçant impose une installation dans la salle des sports ; à défaut de place libre aux côtés de mes amis léonards, j'avise le vide de part et d'autre de notre champion de marche à pied, que d'aucun surnomment « TGV », et m'installe à ses côtés.

La douche est commune, comme souvent ; à la demande de sa mère, Yves aide la jeune Patrick qui, malgré son handicap, va bientôt achever son périple et recevoir le diplôme bien mérité le constatant. Avec beaucoup de douceur et de pudeur Yves fait son office auprès de Patrick, ses gestes discrets mais efficaces nous laissent dans l'admiration : Yves, en honorant ainsi ton saint patron tu nous édifie !!

Le tro-breiz c'est les travaux pratiques de charité : certainement au grand dam de nos voisins, TGV et moi, nous sommes livrés à un concours de ronflements dont on n'a pas voulu me dire lequel de nous deux en était sorti vainqueur !

Aucun doute pourtant à ce sujet : les performances du Christophe d'Anne sont largement battues

Vendredi 8 août départ de Malestroit pour Elven (26 Km)

Jean-Yves, le Cipal, aura mis son compteur en route à 07:52 h.

A l'arrivée à Elven il affichera : 30,09 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total cumulé pour la journée sera de 31.980 km.

Aujourd'hui, il fallait que ce soit un fils de saint Dominique de Guzmán qui officiât : c'est sa fête. Et c'est donc le Père Philippe Jeannin, o.p., qui s'y est collé, ancien directeur des pèlerinages du rosaire à Lourdes, ancien producteur de l'émission télévisée « le jour du Seigneur » sur Antenne 2, chevalier de la Légion d'Honneur et néanmoins solide marcheur et fidèle trobreizien.

Son commentaire sur l'invitation de Jésus « "Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive » (Mt 16, 24) me laisse pantois : en prenant la qualité d'homme Jésus n'a pas « renié » sa nature divine ; « Jezuz gwir Doué, gwir Dén » (Jésus vrai Dieu, vrai homme) nous a appris au Aotrou Person, au catéchisme, fidèle à la tradition et aux enseignements des conciles christologiques des premiers siècles sur la double nature du Christ.

Interpellé au cours du chemin - ça sert à ça, aussi, le tro-breiz - mais j'ai dû courir pour le rattraper, il m'a répondu par l'épître de Saint Paul aux Philippiens « il a pris la condition de serviteur et est devenu homme parmi les hommes » (2, 6-9) et la première lettre de Pierre (3,18) « innocent, il est mort pour des coupables ».

On n'ignore pas que les mystères de l'incarnation et de la rédemption traduisent l'un et l'autre une « kénose » du Verbe, mais la kénose (du grec : vide) n'aliène, en réalité, ni l'humanité de Jésus ni sa divinité : il conserve une volonté, une intelligence, un esprit, une âme, à la fois humaine et divine sans lâcher l'une pour l'autre, ni l'autre pour l'une.

Il faut faire attention aux mots et expressions utilisées, ils sont « piégeants » !

En définitive, il m'apparaît que, rejoignant le mysticisme de mère Yvonne Marie, le Père Philippe voulait insister sur la faiblesse et l'humilité de Jésus qui a débuté sa vie ici-bas comme nous tous : sous forme d'un conglomérat de cellules-souches indifférenciées, polypoiétiques, puis d'un embryon avant de passer fœtus et de devenir le petit nouveau-né gluant et vagissant devant lequel toute la famille s'extasie comme devant la 6^e merveille du monde.

C'est pour cela que l'on tenait tant, dans le vannetais, à venir à Malestroit « voir le petit Jésus », c'est une forme d'inculturation qui en vaut une autre, d'ailleurs le pape François souligne l'importance de « la piété populaire, expression authentique de l'action missionnaire du peuple de Dieu. Il s'agit d'une réalité en développement permanent où l'Esprit Saint est l'agent premier. » (EG 122, livret p 15). Je sens que le procès en canonisation de Mère Yvonne Marie va reprendre sous peu !

Bon, nous voilà parti, et, bientôt, passé le bourg, nous arrivons par la belle allée qui mène au CAT des Hardys-Behelec dans la campagne de Saint Marcel, théâtre, il y a 70 ans, d'opérations militaires importantes.

C'est là que le 18 juin 1944 eut lieu la première bataille des Français contre les Allemands sur le sol national. Si la bataille de St-Marcel ne fut qu'un épisode parmi d'autres de la résistance bretonne, elle marqua toutefois fortement les esprits. Pour les allemands, son impact psychologique fut important, d'autant plus que la bataille les privera de précieux renforts sur le front normand. Pas moins de 42 Français furent tués, 60 blessés. Alors que les renseignements recueillis après la libération ont permis de chiffrer à 560 le nombre d'Allemands mis hors de combat.

Nous marchons silencieusement, les uns derrière les autres.

Puis nous descendons sur la Ville Glin, un petit crochet pour voir la petite chapelle Saint Charles au village de Trébiguet et, après avoir traversé la Claie, celle de Tircolet sur la commune de Bohal.

Ces arrêts annoncés par les sonneries des cloches des chapelles nous permettent de nous abreuver et de souffler un peu, mais pas trop, il faut bientôt repartir.

On enfile une longue route forestière jusqu'à la Louisiane à travers une bonne partie de la forêt de Molac et ce n'est qu'après avoir traversé le petit village du Cours que nous prenons notre repas sur les rives de l'Arz, plus de 17 Km parcourus depuis ce matin, notre départ de Malestroit

Après le déjeuner nous sommes remontés vers le nord, presque jusqu'à la Noé Prio, pour redescendre ensuite vers le sud à travers les bois du Helfau et du Hayo et traverser l'Arz au moulin du Helfau.

Nous sommes au cœur des Landes de Lanvaux, restes d'une chaîne de montagne qui culminait à plus de 8.000 m à la fin de l'ère primaire, érodée presque jusqu'au niveau de la mer, elle est remontée avec le mouvement alpin du début du quaternaire. Nous sommes au cœur du massif hercynien.

Arrivés au carrefour de Penmarc'h, direction plein ouest, vers Bodual jusqu'à Elven, le terme de cette journée.

Nous traversons la belle campagne bretonne ; de ci et de là des cultures de contrat : carottes et haricots verts bientôt récoltés au beau milieu de la nuit avec des engins spéciaux pour arriver au petit matin frais à l'usine de conditionnement, tout près.

Nous nous interrogeons sur l'origine des chemins dits « creux » qui nous conduisent au fond des vallées et nous en remontent ; la conclusion sera qu'ils étaient destinés à la conduite des troupeaux dont la divagation naturelle était ainsi endiguée.

Des bords de la voie rapide Ploërmel-Vannes que nous traversons sur le pont de la route de Larré, nous pouvons apercevoir le terrain de sport que longe la voie rapide : c'est là que nous dormirons ce soir.

Au sortir de l'église Saint Alban, une belle averse d'été avec force vent nous oblige à prolonger nos oraisons.

La soupe était bonne, la soirée empreinte de nostalgie : demain c'est déjà le dernier jour ! Que le temps passe vite.... Les chevaux sentent l'écurie, bientôt chez nous, avec tout le confort qui va avec !

Mais on sait aussi que ce sont les derniers kilomètres qui sont les plus durs ; il faut tenir jusqu'au bout.

Samedi 9 août, départ d'Elven vers Vannes (25 Km)

Le compteur du Cipal est enclenché à 07:15

A l'arrivée à Vannes il affichera : 27,150 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total cumulé pour la journée s'établit à : 27,990 km.

Pour le dernier jour, le temps semble s'être remis au beau, le soleil reste bien timide et la chaleur supportable ; c'est un temps idoine pour faire ce qu'on fait : pas trop chaud, pas trop froid, pas trop humide, pas trop sec, un vrai temps breton, le rêve du marcheur, quoi !

Après l'office des laudes, en l'absence de messe qui sera dite en fin de journée à Vannes, nous quittons Elven direction sud-ouest, le long de la voie rapide et de l'ancienne route nationale jusqu'à la gare de Saint Nolff, capitale de la « petite suisse bretonne ». Nous arrivons par le sud directement sur l'église Saint Mayeul (910-994, 4^e abbé de Cluny) ; je complimente le jeune Mayeul tout heureux

de savoir son saint patron bourguignon honoré dans cette jolie vallée morbihannaise ; un petit tour dans la chapelle Sainte Anne juste derrière et nous repartons, retraversons le ruisseau de Condat puis la voie de chemin de fer Vannes-Redon en direction du Val.

Le chemin creux que nous empruntons est si profond qu'il sert de ravin au torrent qui déboule du plateau dès la première pluie ; le temps est au beau mais le fond des vallons conserve l'humidité de la veille que la nuit n'a pas évaporé, les gouttes d'eau perlent à la pointe des fougères et les scolopendres s'éclairent d'un tendre vert quand leurs frondes viennent à être frappées d'un rayon de soleil qui, par intermittence, au gré de la brise, réussit à pénétrer jusqu'au sol détrempe.

Nous prenons notre repas dans les dépendances du joli manoir de Lesneué dont le propriétaire a bien voulu mettre le parc à notre disposition.

La route de l'après-midi commence par couper la belle allée cavalière qui mène au château de Beauregard, récemment sorti du giron de la famille de notre hôte de tout à l'heure, pour nous emmener sur Saint Avé et la chapelle N.D. du Loch.

C'est à Beauregard que, le 13 février 1800, à la suite du désastre du Pont du Loc'h, Georges Cadoudal (1771-1804), commandant de l'armée catholique et royale de Bretagne et le général Guillaume Brune (1763-1815), futur maréchal d'empire, ont signés le traité de pacification mettant un terme à la chouannerie morbihannaise.

A Saint Avé, la chapelle Notre Dame du Loch est magnifique, je ne la connaissais pas : il y a toujours des découvertes à faire en Bretagne. A l'intérieur on peut admirer les fines sculptures des sablières, blochets et entrails et surtout, au beau milieu de la nef, devant le chœur un magnifique calvaire en bois en forme de flèche si finement ciselée qu'on la dénomme « l'aubépine », classé aux monuments historiques dès 1907 avec le retable en albâtre.

A la sortie nous descendons la rue de la Fontaine jusqu'au rond-point de Lanmen ; ensuite, obliquant vers l'est, on rentre à Vannes par l'ancienne route de Rennes et l'avenue de Verdun, et, par des circuits compliqués, on se retrouve rue Jean Martin, l'ancienne route du port et de la rabine dans le temps où j'allais rendre visite à mes beaux-parents qui demeuraient là, à proximité de l'usine à gaz. Nous arrivons au jardin des remparts par le giratoire de la Légion d'Honneur.

C'est là que se prépare la grande procession qui doit nous conduire à l'église Saint Patern, le seul des sept Pères fondateurs qui soit d'origine gallo-romaine, Padarn n'en a pas moins immigré, comme les autres, du pays de Galles au V^e siècle.

L'édifice reconstruit sur les plans de l'architecte vannetais Olivier Delourme (1660-1729) en 1727, récemment restauré en 2007, n'est sans doute pas assez vaste pour nous recevoir tous, de sorte que la procession nous conduira jusqu'au siège épiscopal, basilique mineure, la cathédrale Saint Pierre où sera célébré l'office présidé par Monseigneur Centène, 102^e successeur de Saint Patern à la tête de l'évêché de Vannes, 1^{er} évêque ordinaire du tro-Breiz.

Je cherche dans la forêt de bannière celle de ma paroisse Saint Pierre d'Inzinzac, c'est Jean-Pierre qui m'a fait l'amitié de l'amener avec lui. J'empoigne la hampe et brandit au-dessus de moi l'image du Prince des apôtres, tout content de retrouver ainsi un peu de mon « chez moi ». D'aucun, toujours lui, nous fait remarquer à Jean Pierre et à moi que le Saint Pape représenté sur notre bannière datée

de 1952, avec, derrière lui, une mignonne petite vache aux cornes en guidon de vélo, n'est pas Pierre, mais Corneille, un de ses successeurs au III^e siècle.... Il est vrai que, comme à Carnac, par euphonie, on attache le culte de Saint Corneille à la protection des bêtes à corne. « Mais puisqu'on vous dit que le patron de notre paroisse n'est pas Corneille, mais Pierre ! » c'est vrai, quoi, pourquoi ne pas représenter saint Pierre avec un bœuf, ne serait-ce que pour nous rappeler, avec Saint Paul, la seconde loi mosaïque interdisant de museler le bœuf qui foule le grain (Deut 25,4 ; 1Co 9,9 ; 1Tim 5,18).

La procession finit par se mettre en branle et, muni, tantôt de mon bâton, tantôt de notre bannière, Jean Pierre et moi emboîtons le pas de la bannière paroissiale de Saint Patern. Nous sommes en tête, parmi les premiers à défiler, le long des remparts de la ville de Vannes. Nous nous contentons de faire le tour de l'église dédiée à saint Patern, lieu de la sépulture, hors les murs, du saint fondateur et pénétrons en ville par la vieille porte fortifiée de la prison, la rue Saint Gwénaël qui monte le long du côté sud de la cathédrale et la place Henri IV sur laquelle s'ouvre son porche principal.

Saint Vincent Ferrier nous y accueille sur le pilier qui sépare en deux les vantaux du grand portail. Ce moine dominicain de Valence, en Espagne, a profondément marqué les chrétiens de Vannes par sa prédication au XV^e siècle. La cathédrale conserve son tombeau ainsi que celui du bienheureux Pierre René Rogue, « martyr de l'eucharistie » en 1796. Arrêté alors qu'il portait la communion à un mourant, il est condamné à mort et guillotiné. Un gisant en cire, sous l'autel qui lui est consacré, côté sud, le représente en habits sacerdotaux de l'époque.

Ils marchent avec nous comme en témoignent les fanions brodés à leurs noms dont nous nous disputons l'honneur de les porter tout au long du tour de propriétaire que constitue le tro-breiz.

Avec tous les porte bannières, au son de l'orgue de Louis Debierre (1895), nous remontons toute la nef jusqu'au chœur.

La cérémonie, présidée par Mgr Centène, comme il se doit, se clôt par la remise des diplômes à ceux qui ont terminés leur circumnavigation, notamment, sous les applaudissements nourris de l'assemblée, Patrick, le courageux pèlerin en « joelette » et sa mère.

Une pluie aussi soudaine que violente, à la sortie, contribue à la dissolution rapide de la manifestation ; les adieux furtifs n'ont rien de déchirants vu qu'on se retrouvera l'an prochain... Du moins, c'est l'espérance que l'on en a.

Direction stade Jean-Marie Becel où nous attendent les cars qui vont nous ramener dans la quiétude de nos foyers respectifs ; c'est loin, là-bas, sur la route de Lorient ; en attendant, je suis recueilli au sein du leur par les parents des jeunes Adriane et Joseph qui me réconfortent par un copieux dîner préparé par le maître des lieux que ses activités professionnelles avaient empêché de suivre, sur les chemins du trobreiz, Clarisse et deux de leurs enfants.

Je les remercie aussi chaleureusement que possible de leur hospitalité et nous nous quittons sur une promesse de revoyure, « à l'an prochain »

Ce sera pour moi la dernière étape, l'ultime, celle qui me ramènera à Brangolo en Inzinzac, mon point de départ en 2008.

Pour récapituler, selon les savants calculs de l'ami Jean-Yves et, surtout, de son GPS, sur 180 km prévus, il en a été effectué : 194.39 km et, si on y ajoute les déplacements en ville, soit : 15.48 km, on arrive à un total cumulé pour la semaine de 209.87 km !

Les derniers mètres sont les plus durs ; ils ont déjà commencés. Irais-je jusqu'au bout ?

Yves Daniel, de Brangolo en Inzinzac

(1)

SCANDALE SUR LES CHEMINS DU TRO-BREIZ : ON ENVISAGE DE SUPPRIMER LE SANDWICH DU MIDI !!

Plaidoyer pour le maintien du statu quo et du repas libre

Dès réception, je me suis précipité pour dévorer l'édition de l'année 2014 - celle du 20° anniversaire - de la revue de l'association du Tro-breiz, « chemins de pèlerinages.»

Le compte rendu d'un membre du service de sécurité ouvre au trobreizien de base que je suis, un horizon insoupçonné. L'éditorial de Philippe Abjean, le Président fondateur, en l'honneur du 20° anniversaire, est un régal du genre : tout y est, il n'y a rien à ajouter. On s'en doutait, mais il faudra deux jeunes aumôniers - il est vrai qu'ils se sont partiellement formés à nos côtés, sur nos chemins - pour, si besoin était, succéder au Père Dominique de Lafforest, dont les cheveux n'ont pas toujours été blancs comme en témoigne la photo de la page 13 qui ne doit pas remonter à 20 ans !

Je refermais la revue pour en reprendre la passionnante lecture ultérieurement lorsque s'en échappa subrepticement un petit papier qui alla aussitôt se loger, négligemment, sous la table de la salle à manger. L'ayant néanmoins ramassé, je m'apprêtais à le chiffonner pour mesurer mon adresse à la corbeille à papier lorsque je me suis avisé que ce billet était imprimé d'un côté, et, partiellement, en rouge, ce qui, depuis l'école communale, est pour moi un signe névralgique : à lire attentivement, encadré.

Quoi ? « Il a été décidé de ne plus fournir de sandwiches au point « petite boutique ».

Ben ... et comment vais-je faire ? Depuis plusieurs années, après avoir préalablement essayé les autres, je m'étais définitivement arrêté à cette formule : on n'attend pas, on ne gaspille pas, il n'y a rien à jeter, tout est bon dans le sandwich et on est bien suffisamment rassasié. Je paye le premier jour pour toute la semaine, c'est jambon-complet les jours pairs et thon-mayonnaise les jours impairs et tout allait bien dans le meilleur des mondes trobreizien.

Et voilà t-y pas que, certainement pour de basses raisons purement mercantiles, on décide subrepticement de me supprimer mon sandwich ! On a beau me dire que je pourrai « pourvoir par moi-même à ma restauration », je sais pertinemment, d'expérience, que les repas de midi se déroulent au milieu de nulle part et que mon déjeuner je devrais me le coltiner sur le dos, déjà largement surchargé ...

CECI EST UNE ATTEINTE INTOLERABLE AUX DROITS DE L'HOMME TROBREIZIEN !!

SOUTENEZ LA PETITION POUR LE MAINTIEN DU SANDWICH

(une marche de protestation est organisée au départ de Dinan le 3 août prochain : soyez y nombreux !)

En cours de route

Arrivée à Vannes **Tro-breiz 2014**

DINAN-VANNES du 3 au 9 août

C'est mon vieux copain Branderion, contacté grâce au forum du site de l'association du tro-breiz, qui m'a emmené à Dinan. Nous avons convenus d'un rendez-vous sur l'îlot de Locastel, à Lochrist, c'est-à-dire au milieu du Blavet, entre Hennebont et Inzinzac, dès le samedi à 15 h ; nous étions l'un et l'autre ponctuels. Son navigateur nous a emmenés sur environ 140 km de routes improbables, mais nous étions à l'heure à la salle omnisport de Dinan, route de Dinard, pour l'Assemblée Générale au cours de laquelle j'ai soutenu – en vain – la motion « sauvons le sandwich » (publiée sur le forum

public du site de l'association, voir le texte en dernière page) et procédé à l'élection de neuf des membres du conseil d'administration !

En même temps que du guide annuel (pratique et spirituel) et des tickets de restauration, je fais l'acquisition d'une belle « polaire » bleue marine estampillée « trobreiz », taille XXL, pour me pavaner à l'abri de la fraîcheur tant matinale que vespérale.

J'avais auparavant présenté mes devoirs à la Présidente exécutive, Marie-Alix de Penguilly ainsi qu'au Président fondateur, Philippe Abjean ; je pouvais alors évoluer en toute sérénité, ce que j'ai fait en saluant les uns et les autres au fur et à mesure des rencontres, comme si l'on s'était quitté la veille.

Aux « bonjour » secs, à la Yves Mourousi (1942-1998), l'icône du JT de 13 h sur TF1 de 1975 à 1988, je réponds en qualifiant, autant que possible, mon interlocuteur, par son prénom, voire son titre, à défaut, un simple « Monsieur » ou « Madame » ou encore « Mademoiselle » si le genre et l'âge m'y autorisent, ce qui, selon les canons en vogue de nos jours, équivaut, paradoxalement, au comble de l'inconvenance !

Je me rappelle que les salutations en dialecte malinké varient selon que l'on s'adresse à un homme ou une femme, l'âge de la personne saluée et même le moment de la journée. En Afrique on conserve l'art inné de la politesse ; chez nous, les bonnes manières deviennent, de plus en plus, aléatoires mais conservent, indubitablement, leur nature de « marqueurs sociaux ».

A cet égard, j'ai encore dans les oreilles l'objurgation de Madame Moulin, ma maitresse d'école à Meunet dans les années cinquante : « merci qui ? Merci mon chien... ? ». De nos jours c'est déjà tellement beaucoup d'obtenir un merci sec, alors on ne va pas, de surcroît, demander qu'il soit personnifié ! Néanmoins j'ai beaucoup de peine à me contenter de ces civilités à la cantonade et impersonnelles, façon « signe de paix » à la messe dominicale...

A cet égard, le Pape François dans son exhortation Evangelii Gaudium du 24 novembre 2013, proposée à notre réflexion par les rédacteurs du livret spirituel cette année – Merci Louis et Julien, dignes successeurs du Père « Castor » ! - nous invite à imiter Jésus : « quand il parlait avec une personne, il la regardait dans les yeux avec une attention profonde pleine d'amour » (EG 269, livret p 13).

Après un dîner d'un pied de porc, en ville, en compagnie des jeunes Pierrot et Fred, de retour parmi nous, j'ai rejoint, entre deux averses, mon campement précédemment installé sur la route montant de la salle omnisport à la maison des jeunes, sous la protection tutélaire d'une branche basse de châtaigner, le temps restant plutôt menaçant.

Le moral est là avec la satisfaction de retrouver tous les amis et la perspective d'en faire de nouveaux !

Dimanche 3 août, départ de Dinan pour Caulnes (28,5 km)

Mon ami, Jean Yves, ancien Maître Principal de la Marine est, dans le civil, une autorité reconnue du monde des randonneurs de Landivisiau ; à ce titre, il dispose d'un matériel de navigation dernier cri, calé sur un des satellites américains prévu à cet effet ; il le branche à 08:14.

A l'arrivée à Caulnes il affichera : 30,52 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et la salle d'hébergement, de sorte que le total cumulé pour la journée s'établit à 36.420 km, bien plus que les 28 Km ½ initialement annoncés. Et ce sera tous les jours ainsi.

Par ailleurs, qu'on se le dise une bonne fois pour toutes : les nuits sont courtes, plutôt en pointillé ; le sol est de plus en plus bas, au fil des années, et de plus en plus dur, quel que soit le volume d'air insufflé dans le matelas à gonflage soi-disant automatique, qu'il suffit de dérouler à cet effet.

Bref, le lever devient de plus en plus acrobatique et nécessite des contorsions inhabituelles où le ridicule finit par triompher de toute dignité, mais c'est à ce prix que l'on se met debout.

Dieu merci, en l'absence de tente à plier, le campement est rapidement levé et le bagage, soigneusement arrimé et identifiable, remis, sans récépissé, au camion « ad hoc ».

Et aussitôt, en route pour l'Eglise Saint Sauveur au chevet de laquelle un café croissant bienvenu nous est servi par les soins de l'organisation. La façade de cette belle église qui conserve le cœur (les entrailles sont à Saint Laurent du Puy en Velay, le squelette dans la basilique Saint Denis et les chairs – bouillies - étaient à Clermont-Ferrand) de Bertrand du Guesclin (1320-1380), partisan de Charles de Blois, puis connétable de France, « an trubard a ren ar rustl », (littéralement « le traître qui commande l'attaque »), me rappelle celle des églises romanes du Poitou-saintongeais avec ses trois arcades plaquées, deux aveugles encadrant le porche d'entrée, le granit sombre ayant remplacé la blancheur du calcaire charentais.

Belle messe d'envoi qui se clôture par les instructions quotidiennes de Joëlle, gardienne du chemin et nouvelle madone des pèlerins, sur un « da feiz on tadou koz », encore un peu timide malgré le triple cri de son refrain : « kentoc'h ni a varvo ! » : « nous mourrons plutôt que de renier la foi de nos ancêtres !... »

Rien que cela. Tout un programme !

En quittant l'église, j'accroche le pavillon tout neuf de Louise-Elizabeth, la bienheureuse Madame Molé, récemment béatifiée à Vannes, dont j'avais réclamé la présence l'année dernière.

Nous voilà partis sous un frais soleil d'été, descendant les rues de Dinan, vers la vieille abbaye Saint Magloire de Lehon, pour remonter ensuite la rive gauche de la Rance, suivre le ruisseau du Pin jusqu'aux Loges, et l'église de Trévron, nous prenons notre premier repas à Saint Maden.

Pour me remercier de ma brillante, mais vaine, plaidoirie, la veille, en faveur du sandwich qu'ils vendaient les années précédentes, les préposés à la bière et au café m'ont donné, tout au long de la semaine, en guise d'honoraires, une demi baguette de pain pour accompagner les boîtes de sardines et de pâté dont je m'étais muni par précaution.

Il eut été pourtant si simple de continuer d'offrir aux pèlerins, à côté du trop copieux plateau repas et du volumineux sac de pic-nic, une troisième option sous forme du frugal sandwich auquel je m'étais rangé depuis plusieurs années.

Bref, qu'ils soient de nouveau remerciés et, les « épices » avalés, il faut repartir en déjouant les ruses des ouvreurs sur la direction à prendre.

Beaucoup d'asphalte et d'anciennes voies de chemin de fer dont le ballast continue d'affleurer ; les semelles de mes chaussures accusent les kilomètres parcourus depuis 2008 et les jambes ressentent d'un coup la brutalité de la route.

Nous marchons le long de la Rance ou du canal de Nantes à Brest aux rives tachées des sanguinolentes brassées de lythrum salicaires qui éclatent au soleil d'été ; nous longeons par ci, par là d'anciens bâtiments de ferme élevés en pisé, comme en Afrique ; la terre, matériau de construction incomparable, le plus répandu au monde.

Le bâton sonne le rythme de la marche ce qui ne plait pas à tout le monde : lors de la première halte, une dame viendra s'en plaindre en me faisant grief de contribuer à l'usure précoce de la chaussée, m'annonçant l'imminente interdiction, à l'une des extrémités de mon bâton, du bout ferré qui subsiste malgré l'usure et l'utilisation obligatoire d'un embout caoutchouté. On fonctionne beaucoup sur le mode feu rouge/feu vert, interdit/obligatoire : je lui ai dédié mon plus enjôleur sourire....

Ensuite, toujours plein sud, vers Guenroc, en quartz brillant qui domine le village, nous arrivons à Quitté où nous obliquons à l'ouest pour atteindre Caulnes, terme de l'étape du jour ; rien à voir avec la dynastie originaire du Minervois : Georges (1919-2004) journaliste, son fils Antoine, animateur et la fille de celui-ci, l'actrice Emma de Caunes, sans « l ».

Vu, en traversant une fois de plus la Rance, artificiellement enflée par la retenue d'eau du barrage hydroélectrique de Rophemel, l'imposant château médiéval de Beaumont dominant la vallée ; nous avancerons, sans toutefois la franchir, jusqu'à la poterne pour admirer avec autant de discrétion qu'il est possible, la cour intérieure où s'ébrouent les enfants de la famille Carné-Trecesson de Coetlogon, toujours propriétaire des lieux.

Enfin, nous arrivons à Caulnes en passant devant la sévère façade classique du château de Couëllan, propriété des descendants du Commandant Dorange qui fut, au cours de la dernière guerre, un proche collaborateur du général Juin ; un peu trop vite, sans doute pressés d'arriver, nous avons négligé la chapelle et le magnifique parc aux belles essences d'arbre.

Les organisateurs, dans leur infinie sagesse, avaient prévus une voiture balai qui, à en croire Yffig, son chauffeur, n'a pas chômé : il lui a fallu plusieurs allers et retours pour satisfaire tous les postulants plus ou moins présomptueux de leurs forces qui avaient fait du tro-breiz une épreuve de marche à pied en vue de leur sélection aux prochains jeux olympiques.

A Caulnes, le temps menaçant et les conseils pressants de mes amis météorologues, m'ont fait, dans un premier temps, installer mon campement dans la salle collective. A la minuit, la satisfaction d'un besoin naturel sous un ciel clair et étoilé, a aussitôt entraîné un subtil déménagement et j'ai ainsi fini ma nuit sur les gradins du terrain de foot.... En général, c'est l'inverse : la nuit commence à la belle et se finit à l'abri, peut être cette semaine pourrai-je enfin passer toutes mes nuits dehors ?

Le lendemain matin, j'y ai oublié mon béret béarnais, cadeau de mon copain tarbais, le Dr Belluche. Je ne l'ai pas retrouvé malgré d'itératives recherches au bureau des objets trouvés tenu par les dames du « point information ».

Lundi 4 août départ de Caulnes pour Gaël (25,5 Km)

Le Cival a été plus matinal que la veille : il met son GPS en route à 07:04

A l'arrivée à Gaël il affichera : 26,29 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total cumulé pour la journée sera de 27.590 km.

Lever sous un frais soleil avec l'impression de n'avoir pas fermé l'œil de la nuit ; nous échangeons au fil des rencontres matinales des informations ensommeillées sur nos courbatures respectives, la conclusion en est la suivante : « si tu te réveilles et que tu as mal nulle part, c'est que t'es mort ! ». Voilà qui est de nature à nous rassurer, en tout cas à déridier des figures encore ensommeillées...

Il faut pourtant accepter que, ce que nous sommes arrivés à faire aujourd'hui, il n'est pas certain que, demain, nous pourrions encore le faire ! Sic transit gloria mundi

Sac au camion, PDDM (petit déjeuner du matin : dans l'ordre : jus d'orange, corn-flakes, beurre et confiture - une seule portion, s'il vous plaît - croissant, pain et café au lait), puis, sans s'attarder, messe à 8 h qui se termine inmanquablement par les instructions de Joëlle et le « da feiz on tadou koz » et en route !

J'avais dû, comme la veille pour le dîner, en l'absence de ticket-repas pour Caulnes, soudoyer Arlette afin d'accéder néanmoins à salle de restauration. Renseignement pris ultérieurement au « point-information » où j'avais demandé le bureau des réclamations, il ne s'agissait pas d'un oubli de l'organisation, imparable, de l'association, mais bien d'une erreur de ma part commise lors de la passation de la commande ; je me suis alors aussitôt acquitté du coût du dîner et du petit déjeuner consommés grâce à l'amabilité de la contrôleuse, abusée bien malgré elle et bien malgré moi.

Sans s'attarder, parce que, la veille, je m'étais inscrit auprès d'Etienne - cérémoniaire en titre du tro-breiz, comme Mgr Centène en est l'évêque – pour la première lecture. En serviteur de la parole, j'aime lire la Parole.

Il s'agit du dialogue entre le faux prophète Ananie, démagogue qui flatte son auditoire en lui prédisant ce qu'il attend et souhaite entendre et le brutal Jérémie qui, en rapportant fidèlement les paroles du Seigneur, ne fait pas dans la dentelle : « Tu as brisé un joug de bois, je le remplacerai par un joug de fer ». Ananie n'est qu'un faux prophète qui « rassure le peuple par un mensonge » ; il mourra dans l'année parce que, ce qu'il a prêché « c'est la révolte contre le Seigneur. » (Jr 28, 1-17)

Le vrai prophète ne fait généralement pas dans le politiquement correct ; ce doit même être à cela qu'on le reconnaît : il ne se soucie pas de sa cote de popularité, lui !

A peine sorti de Caunes, nous traversons la RN 12 (Rennes – St Brieuc) qui contourne Saint Jean de l'Isle et quittons le département des Côtes d'Armor pour celui de l'Ille et Vilaine.

A une quinzaine de kilomètres au sud, c'est Saint Meen le Grand, où nous prenons notre repas dans le parc de l'ancienne abbaye fondée par le compagnon de Saint Samson, venu avec lui du pays de Galles au VI^e siècle, aujourd'hui jardin public. Un de ses derniers abbés, également évêque de Saint Malo, Achille de Harlay (1581-1646), à ne pas confondre avec son lointain cousin, Premier Président du Parlement de Paris, prénommé comme lui (1570-1615) qui a toujours « sa » galerie au Palais de Justice de Paris, fut un personnage étonnant, arabisant et fidèle du cardinal de Richelieu (1585-

1642), il réussit à chasser les bénédictins et fit de l'abbaye un séminaire diocésain qui fermera ses portes en 1790.

Je retrouve mes amis léonards que je repère dans la foule grâce aux pavillons jaunes, timbrés du léopard mort-né ou du dragon rouge gallois pour ceux du Trégor, ce qui fait rire les vieux bretons bretonnant de Bretagne auxquels je confie mes intentions : « mais !..., mon pauvre Yves !... les léonards n'ont pas d'amis ! »

Qu'à cela ne tienne, je me sens bien en leur compagnie

Après le repas, nous poursuivons sous un beau soleil d'été notre marche vers le sud, jusqu'à Gaël, dont le nom est plus proche du français « gué » et de l'arabe « wad » (oued) qui signifie le passage, sur la rivière Meu, que du qualificatif « gaélique » désignant les populations celtes d'Irlande, d'Ecosse et de l'île de Man. Attention aux faux amis !

J'en ai de vrais avec lesquels je vais savourer une bonne tournée de Picon bière au bar O'Morgan, puis une autre, et puis sans doute encore une autre, et enfin, on ne refuse pas la tournée de la patronne... La dureté du chemin disparaît et c'est la franche gaité, la joie de se retrouver sur les chemins de Bretagne, encore une fois, vérification faite que tout fonctionne bien, finalement.

Heureusement, le dîner n'est pas trop éloigné du campement, installé sous l'auvent de la salle omnisport, à l'abri d'une pluie qui occupera une bonne partie de la nuit ; j'y ai goûté le plaisir égoïste d'un sommeil bien au sec au milieu des éléments déchainés.

Est-ce là « le venin amer de l'immanence » comme le dit le Pape François (EG N° 87, livret page 14) ? Ou plutôt l'élixir de jouvence quand il s'agit non pas de se recroqueviller sur soi-même, mais d'aller chercher, avec le philosophe chrétien Maurice Blondel (1861-1949), au plus profond de son être, « l'ouverture incoercible à la transcendance » (Bernard Sesboué sj, « Croire, invitation à la foi catholique pour les femmes et les hommes du XXI^e siècle » Droguet et Ardant 2000, pp 153 et 553) ?

Allez, bonne nuit !

Mardi 5 août départ de Gaël pour Guilliers (23 Km)

Jean-Yves met son compteur en route à 07:53

A l'arrivée à Guilliers il affichera : 25,05 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total cumulé pour la journée est de 26.350 km.

C'est en sortant de la messe du matin qu'au milieu de la foule réunie pour le départ j'avise un groupe de pèlerins en maillot bleu roi de sportif professionnel au dos duquel figure l'inscription : « l'Eglise est dans la course ». Renseignement pris, il s'agit des paroissiens de Notre Dame de Grande Puissance - au nom bienvenu - de Lamballe, sous le patronage de laquelle ils participent aux manifestations sportives locales, illustration tout à fait lisible de la nouvelle évangélisation ! Et je suis sûr que ça marche (dans la mesure où, en visiteurs avisés, ils savent laisser gagner, de temps en temps, leurs challengers dans les différentes disciplines)

Je les félicite de leur initiative et en prends de la graine...

Ce matin, il ne fallait pas oublier d'enfiler les guêtres, élément essentiel de l'équipement du parfait trobreizien que les cavaliers d'aujourd'hui appellent du mot anglais « chaps » et les officiers d'infanterie d'autrefois « houseaux » : ils empêchent la pluie dégoulinant du poncho de venir désagréablement humecter les chaussettes, la tige des chaussures puis les pieds qui craignent tant l'humidité. Encore faut-il ne pas oublier de les enfiler AVANT la pluie ; pendant, c'est tout de suite trop tard !

Et ne vous laissez pas abuser comme moi par l'équipement destiné à couvrir les chaussures de ski, comportant, en guise de sous-pied, une ridicule tresse en métal qui ne manquera pas de casser au bout d'un nombre incertain de kilomètres. Exigez de votre fournisseur de véritables guêtres de marche !

Quelques kilomètres et nous voici à l'entrée du Lou, un peu avant la jolie église de Saint Léry qui avait réuni, il y a une quinzaine d'années les membres de la famille Desgrées, d'ancienne extraction, qui s'illustre, tantôt dans les médias et la « com. », tantôt dans les armées de terre, d'air ou de mer.

Le déjeuner a lieu, non pas au centre naturiste international du Bois de la Roche (Koad ar Roc'h) mais un peu avant le Moulin, sur les bords de l'Yvel.

Et nous voilà arrivés à Guilliers sans autre encombres, si ce n'est une magnifique averse orageuse qui a pris l'arrière garde à laquelle j'appartenais, en plein champ, sans autre abri notable que la lisière d'un petit bois avant la traversée du ruisseau du Rezo.

Il faut dire que je m'étais préalablement mis à l'abri d'un sérieux grain sous une grange à Couroussaine, préférant prendre du retard plutôt que d'affronter les éléments qui ne semblaient pas vouloir se calmer de sitôt.

Les équipements, aussi sophistiqués soient-ils, ne protègent que quelques minutes de la pluie battante, et il faut continuer, avancer sans trop se préoccuper des conditions climatiques ni de ses conséquences sur le confort immédiat du marcheur.

Guilliers est loin d'être un grand centre urbain avec ses, à peine 1.500 habitants, néanmoins, le repas et le campement sont aux deux extrémités de la ville qu'il faut traverser pour aller de l'un à l'autre, heureusement le temps s'est assagi : il ne pleut presque plus !

J'ai installé mon campement sur les gradins des tribunes face au terrain de foot, celui des redonnais est sur mon chemin, je m'invite à l'apéritif qu'ils étaient sur le point de se servir, ils m'accueillent chaleureusement, comme à leur habitude, malgré mon indiscretion.

Cette fois on est en Morbihan et la douche est encore tiède et drue quand je m'y présente. On y est comme chez soi !

Sur le chemin du centre-ville, en allant dîner, j'aperçois, se dirigeant vers moi, la silhouette d'une belle femme en robe d'été « liberty » d'un vert particulièrement seyant à sa physionomie avenante encadrée de cheveux courts, arrivée à ma hauteur elle me gratifie d'un sourire enjôleur ; mais, c'est Marie-Joseph, elle-même, en personne ! Elle a troqué son imparable chemise de flanelle bleue et son pantalon court en velours clair pour une tenue qui la met autrement en valeur et dont je la complimente chaleureusement, un brin admiratif.

Sous couvert de confort, nos vêtements modernes ont sacrifiés à l'esthétique et c'est bien dommage : non seulement l'uniformité participe insidieusement au nivellement mais elle a pour effet de gommer « l'allure » qu'il appartient à chacun de revendiquer pour lui-même. Le moins que l'on puisse dire est que la tenue unisexe du randonneur n'a rien, en général, pour mettre en valeur ni celui, ni celle, qui le porte.

En revenant de la salle de restauration je m'arrête à l'église profiter des enseignements du Père Philippe Jeannin o.p. sur la Joie de l'Évangile (Evangelii gaudium), exhortation du pape François à l'occasion de la clôture de l'année de la foi 2013 ; je n'ai pas tout suivi... La belle statue hiératique de Sainte Apolline, martyrisée à Alexandrie en 249, me donne des distractions : sa bouche est close et ses mains croisées devant elle, avec fermeté elle refuse de sacrifier à l'empereur ; ses bourreaux vont lui massacrer la mâchoire !!

Je retiens néanmoins de la lecture des extraits de l'exhortation sélectionnés par le conférencier et ses acolytes, les jeunes abbés Julien et Louis, désormais « incardinés » au tro-breiz, les accents gaullien de l'appel du 23 novembre 2013 du Pape François : « J'invite chaque chrétien, en quelque lieu et situation où il se trouve, à renouveler aujourd'hui même sa rencontre personnelle avec Jésus Christ ou, au moins, à prendre la décision de se laisser rencontrer par lui, de le chercher chaque jour sans cesse » (EG 3, livret p 13).

On se rappelle les termes du fameux appel du 18 juin 1940 : « Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent actuellement en Grande-Bretagne ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi. Ceci vaut également pour les ingénieurs et les ouvriers spécialistes qui se trouvent déjà en Grande-Bretagne ou qui viendraient à s'y trouver. »

Pour ce qui concerne l'invitation du général de Gaulle, je n'étais pas né et c'est maintenant réglé ; tandis que celle du pape François m'est adressée directement et c'est à moi d'y répondre comme il convient, ici et maintenant, hic et nunc.

Il pleuvra presque toute la nuit, sans interruption.

Mercredi 6 août départ de Guilliers pour Josselin (25 Km)

Le Cival met son compteur en route à 07:51

A l'arrivée à Josselin il affichera : 26,75 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total cumulé pour la journée s'élève à : 28.950 km.

Le réveil se fait sous la pluie et le moral est aussi maussade que le temps, heureusement on sait que le mauvais temps comme la mélancolie ne durent pas : nous sommes en Bretagne : un petit coup de Laridé ou de gavotte animé par un hardi Kan ha diskant poussé à pleine voix par quelques vaillantes chanteuses et le ciel se dégage !

Nous voilà parti pour l'étang du château de Trô, le soleil finit par prendre le dessus et nous descendons la butte au son des aboiements de chiens courants particulièrement bien gorgés, sans doute les restes de la meute de Guethenoc, vicomte du Porhoët, avant qu'il ne quitte les lieux pour

les bords de l'Oust, plus au sud, sous la protection de Notre Dame du Roncier ; il donnera à sa nouvelle résidence le prénom de son fils aîné : Josselin. Nous y serons ce soir.

A saint Malo des Trois Fontaines nous pouvons vérifier que le compte y est dans un joli site récemment aménagé par les soins des services municipaux, mais ce n'est pas encore là que le repas est prévu, il nous faut continuer, plus loin, plus tard, malgré la faim et la fatigue qui commencent à se faire sentir...

Le déjeuner se prend sur les bords du Ninian, à l'entrée d'Helléan : je me suis installé, confortablement attablé à l'intérieur de la modeste salle des fêtes qui avait été opportunément ouverte à notre intention.

Après le déjeuner la reprise collective se fait péniblement sans que j'en puisse connaître les raisons. Tout d'un coup, nous voilà partis, traversant le bourg, nous marchons plein ouest. Un petit détour sous les fraîches frondaisons du bois de Digoët puis le parc du château de Penhoët et nous finissons par arriver à Josselin par le joli chemin de Talva, aménagé pour la promenade instructive.

J'y retrouve, enfin, Marie de Blic, tête de la liste « Force Vie » aux dernières élections européennes, où figurait, en queue, mon neveu, Benoist Gilbert ; depuis trois jours, j'étais, vainement, à la recherche de la tête de liste, n'ayant pas réussi à l'identifier comme l'épouse de l'ami Hubert que son patron, Raoul Follereau, n'a pas lâché cette année au bon moment pour accompagner sa petite famille sur les chemins de Bretagne.

J'avais mobilisé tous mes réseaux sur site pour la retrouver et la féliciter de son courage politique. Je voterai encore pour elle aux prochaines élections où elle se présentera.

Après le dîner était prévue une conférence sur la duchesse Anne (de Bretagne) dont on a célébré le demi-millénaire de sa mort à Blois, le 9 janvier 1514. Je n'y ai pas été. Autant vous le dire, je ne suis pas un admiratif inconditionnel du personnage, fiancée initialement au prince de Galles, puis mariée successivement, pour de sombres motifs politiques, à Maximilien d'Autriche, puis au roi de France, Charles VIII et enfin, après le décès accidentel de celui-ci, à son cousin et successeur, Louis d'Orléans, déjà marié à Jeanne, fille de Louis XI.

Qu'à cela ne tienne, le roi Louis XII ignorera superbement les engagements du duc d'Orléans et fera annuler son mariage pour épouser la veuve de son prédécesseur.

Titrée, en compensation, duchesse du Berry, l'ex-reine de France fondera, à Bourges, l'ordre des Annonciades, les plus belles des bonnes sœurs, toujours présentes à Saint Doulchard, banlieue sud de Bourges, dans leur habit gris sous un scapulaire rouge et leur voile noir sur une guimpe blanche avec, en sautoir, un cordon bleu soutenant une médaille à l'effigie de la Sainte vierge. Vous comprendrez vers qui, d'Anne ou de Jeanne, mon cœur de berrichon penche.

A l'époque d'Anne, fin du XV^e siècle, la Bretagne était d'une importance comparable à celle des Pays-Bas ou du Portugal et aurait pu connaître un sort maritime international identique si elle n'avait pas fait le choix de l'ancrage à la France parisienne, jacobine et continentale. « La Bretagne, elle, bien à l'abri derrière ses côtes infernales, ses forteresses en fond de golf, et ses forêts impénétrables n'a presque pas lutté – comptant toujours plus sur les faiblesses de ses ennemis que sur ses propres forces. Nos chênes avaient des nerfs de roseau. Les yeux de nos ancêtres ne savaient pas voir et,

aujourd'hui encore, on refuse d'écrire que la duchesse Anne fut un véritable fléau. Le manque de volonté, de courage et de lucidité furent trois dons naturels dont elle abusa sans vergogne ». Gilles Martin-Chauffier, le Roman de la Bretagne, l'histoire et les hommes, éditions du Rocher 2008, page 195.

Je laisse à l'auteur, l'un des rédacteurs en chef de Paris-Match, la responsabilité des termes employés, mais je ne suis pas loin de partager son courageux et original point de vue

Pour ma part, j'ai été, place Alain de Rohan, devant la mairie, danser un revigorant laridé, puis, à la terrasse de l'hôtel de France, boire une bonne bière pression en compagnie des cousins, avant d'aller me coucher là-bas, sur les bords de l'Oust, à l'abri de la toiture de la salle de sport, abri qui s'est révélé précaire en raison de la pluie qui m'a forcé à un repli stratégique vers la salle de judo restée vide d'occupants. Il est vrai qu'un panneau interdisait l'accès, pourtant resté libre.

A quelques centaines de mètres, le long de la voie rapide, ce sont les abattoirs Gad et près de 600 personnes dans l'incertitude de leur avenir professionnel. Evidemment, nous ne pouvons pas rester indifférents à leur légitime inquiétude qui rejoint celle de tant de gens sur le point de perdre leur emploi, ici comme ailleurs, alors qu'il s'agit d'un élément fondamental de ce qui fait la dignité de chacun. On souhaite qu'il ne s'agisse que d'une mauvaise passe qui prendra bientôt fin, comme une pluie d'orage, l'été.

Malheureux ruraux, il nous faut admettre avec le Pape François que « la plénitude de l'humanité et de l'histoire se réalise dans une ville (...) Dieu vit parmi les citadins » (EG 71, livret p 19), et si Josselin ne sera jamais Jérusalem, il nous en reste l'Espérance, celle dont il nous importe de rendre compte (1P 3,15).

Jeudi 7 août départ de Josselin vers Malestroit (27 Km)

Le Cipal met son compteur en route à 07:58

A l'arrivée à Malestroit il affichera : 28,54 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total s'établisse à 30.590 km.

Aujourd'hui, c'est le jour le plus savant de l'année (sait tout) et le fête de saint Gaëtan de Thiene (1480-1547). que me fêtera Philippe, mon neveu, digne chef de nom et d'armes depuis le décès de son père avec qui nous échangeons inmanquablement des vœux à l'occasion de la fête de notre saint aïeul et patron.

Tous les mâles de notre famille portent ce prénom et le blason d'azur au pal vivré d'or que nous a légué Bonne-Félicité de Thiene (1773-1862), épouse de Georges-Henri Lespaigneul de la Plante (1776-1849) dont une des filles, Félicité-Radegonde (1809-1907) épousera Pierre-Edouard Peron (1805-1887), un des fils du capitaine Pierre François Peron (1769-1846) ; ce sont les grands-parents maternels de notre grand-père, le docteur Paul Gaëtan Daniel (1876-1925), arrière-grand-père maternel de Benoît Gilbert, suscité.

La messe est dite dans la magnifique basilique dédiée à Notre-Dame du Roncier. Je me suis placé à proximité du gisant du connétable de France Olivier V de Clisson (1336-1407), important personnage tant de la guerre de cent ans que de celle de succession de Bretagne qui l'a précédée où il était du

parti des Monfort contre celui de Charles de Blois. A ses côtés, le gisant de sa seconde épouse, née Marguerite de Rohan (1330-1406), la veuve de Jean de Beaumanoir (1310-1366), le héros du combat des Trente, qui s'est déroulé à proximité du chêne de la lande de la Mi-Voie, entre Josselin et Ploermel le 27 mars 1351 (« bois ton sang, Beaumanoir, la soif te passera ! »)

En Bretagne on peut difficilement s'extraire de ce qui s'est passé dans les années lointaines, l'histoire se déroule sous nos yeux, les pierres de granit sculptées conservent la mémoire que les gisants racontent.

On quitte la jolie place Notre Dame pour descendre sur l'Oust que nous longeons, au pied du château ; le spectacle est « de carte postale », le ruban multicolore des marcheurs s'étire sur le chemin du halage du canal de Nantes à Brest qui emprunte le cours de la rivière.

L'écluse de Saint Jouan est toute fleurie, des bateaux attendent leur tour, nous passons notre chemin le portable en mode photo ; nous traversons la rivière au pont du Clan et filons admirer la petite chapelle de Saint Gobrien, avant de revenir sur le canal que nous retraversons en direction de Guillac.

Je dépasse une dame embarrassée de son vélo qu'elle pousse à la main ; je l'invite à faire usage de sa machine lui assurant qu'à son passage, les marcheurs se rangeront prudemment. « Je suis marcheuse moi-même, tout comme vous ; mon vélo ne me sert qu'à l'étape pour rejoindre mon hébergement » et, spontanément, pensant sans doute que je déclinerais poliment et avec dignité l'invitation, elle me propose d'emprunter son vélo, ce que j'accepte avec empressement. Je lui remets en échange mon bâton et hop, j'enfourche l'engin qui s'avère électrifié et dont elle m'a expliqué rapidement et avec fierté le fonctionnement sommaire.

Formidable ! Un petit coup de pédale et me voilà parti ! La difficulté consiste à éviter les camarades que je dépasse à toute vitesse sous leurs quolibets déchaînés. Cette petite escapade tombe à pic, la monotonie du chemin de halage commençait à me peser. Quelle belle invention que la roue, surtout quand elle est motorisée ! Et voilà qu'on quitte le bord de l'eau pour monter vers Guillac. J'ai pris de l'assurance et la côte est avalée sans peine jusqu'à l'église où est servi de la bonne eau fraîche par les membres de l'équipe d'assistance.

Leur cheffe, revêtue de l'anorak jaune qui lui donne l'autorité nécessaire à sa fonction, entend en faire usage devant la soif impatiente et inextinguible de certains membres du troupeau. C'est ainsi que j'ai pu assister à un mémorable « rappel à la loi » adressé au Proc en personne qui sollicitait un second gobelet : « pas plus d'un verre ! » Mon ami Hervé, partagé entre indignation et besoin de justification, devant mon éclat de rire inextinguible, s'est drapé dans sa dignité, renonçant définitivement à arguer de sa qualité de parquetier hors hiérarchie.

Me voilà maintenant à la tête de la colonne et je prends le temps de grappiller quelques reines-claude dont une de ses nombreuses admiratrices entendait réserver la consommation à l'usage exclusif du Père Philippe Jeannin.

Cet épisode cycliste restera un de mes meilleurs souvenirs troyen !

J'ai restitué son engin à sa propriétaire, un peu inquiète néanmoins de la durée du prêt et, fondu de nouveau dans la masse piétonnière, je suis reparti courageusement vers Montterlot où nous avons

pris le repas au bord de l'Oust à côté du château du Crevy où a habité la sœur de René Descartes, leur père, Joachim (1563-1640), fut Conseiller au Parlement de Bretagne et fit partie de la commission chargée de la construction du Palais qui fait encore la réputation de la ville de Rennes.

Après le déjeuner nous avons été autorisé à en longer les communs transformés en gîtes pour nous diriger vers la Chapelle Caro direction sud ; nous avons traversé successivement l'Oust sur le pont de la Bagotais et la voie rapide RN166 en passant dessous.

Au Carouge, nous avons abandonné le cours de l'Oust pour le canal artificiel, du moins le chemin de halage jusqu'à l'écluse de la Née où nous sommes passés sur l'autre rive, suivie jusqu'à l'écluse de Malestroit : il fallait laisser le chemin de halage aux promeneurs et usagers habituels que notre colonne, en contre-sens, risquait d'effrayer.

Même les jeunes gens, quand ils présument de leurs forces, peuvent être victimes de claquage – n'est-ce pas Alexandra ? - : celui-ci est assis au beau milieu de la route et grimace de souffrance malgré les soins de ses copains. Je lui laisse mon bâton qu'il accepte avec reconnaissance.

Un petit détour vers Malestroit pour honorer nos compagnes de marche, les sœurs augustines hospitalières de Saint Augustin, courageuses et fidèles pèlerines du tro-Breiz.

Notre homonymie fait que, la sœur Marylène et votre serviteur, sommes en correspondance ; elle est une des responsables de l'établissement hospitalier, récemment converti de maternité en mouvoir. Je m'étonnais de cette transformation lorsqu'elle m'a amené à reconnaître que mourir est, en quelque sorte, une naissance à une autre vie. Elle a raison et je me suis empressé d'y réserver ma place. Elle a tempéré mon enthousiasme de son sourire ineffable : « vous ne connaissez ni le jour ni l'heure ».

Il existait au siècle dernier une dévotion toute particulière née, à l'instigation de la Mère Yvonne-Aimée, supérieure de la congrégation pendant l'occupation, au « petit roi d'amour », Jésus enfant, sous la figure d'une effigie, en cire, je crois, comme autrefois, la poupée « baigneur » qui enchantait les petites filles. L'évêché a cru bon de mettre un terme à cette piété qu'il jugeait excessive et emprunte de quiétisme. Le « petit Jésus de Malestroit » a été relégué dans les greniers du monastère où il doit toujours se trouver.

Je ne l'ai pas vu !

Lorsque l'histoire aura, enfin, décanté les scories de l'occupation, sans doute le décret de juin 1960 du Saint Office sera rapporté et le procès en canonisation de mère Yvonne Aimée, toute à la fois pétainiste et résistante, comme beaucoup d'excellents français à cette époque, pourra reprendre. Alors, de nouveau, j'espère, il nous sera permis de « voir le petit Jésus de Malestroit ».

Surtout n'allez pas croire que les chemins du tro-Breiz passent obligatoirement par Malestroit : consultez le guide rédigé par Bernard Rio, récemment édité par Coop Breiz (mai 2014). Mais on ne conduit pas une bande de près de 2.000 randonneurs de tout poil sur les mêmes sentiers qu'un groupe de quelque pèlerins même peu aguerris. Demandez à Marie-Joseph et à Fanch qui lui a succédé dans ces importantes fonctions de guide-éclaireur.

C'est ainsi que nous avons parcourus le GR 37 jusqu'à Guillac et partie de la voie verte Rohan-Malestroit

A Malestroit, place du Bouffay, le Picon-bière était de facture très honnête et l'abstinence depuis Guilliers justifiait parfaitement les « memes tra » (« remettez-nous ça ») successifs de chacun des nombreux amateurs. En nous dirigeant vers la salle des fêtes pour prendre le dîner, nous ne manquons pas de jeter, au chevet de la belle église Saint Gilles, un œil sur la fontaine du Lion d'Or qui sourd là, bien avant que le bâtiment actuel ou celui qui l'a précédé n'ait été construit.

Le temps menaçant impose une installation dans la salle des sports ; à défaut de place libre aux côtés de mes amis léonards, j'avise le vide de part et d'autre de notre champion de marche à pied, que d'aucun surnomment « TGV », et m'installe à ses côtés.

La douche est commune, comme souvent ; à la demande de sa mère, Yves aide la jeune Patrick qui, malgré son handicap, va bientôt achever son périple et recevoir le diplôme bien mérité le constatant. Avec beaucoup de douceur et de pudeur Yves fait son office auprès de Patrick, ses gestes discrets mais efficaces nous laissent dans l'admiration : Yves, en honorant ainsi ton saint patron tu nous édifie !!

Le tro-breiz c'est les travaux pratiques de charité : certainement au grand dam de nos voisins, TGV et moi, nous sommes livrés à un concours de ronflements dont on n'a pas voulu me dire lequel de nous deux en était sorti vainqueur !

Aucun doute pourtant à ce sujet : les performances du Christophe d'Anne sont largement battues

Vendredi 8 août départ de Malestroit pour Elven (26 Km)

Jean-Yves, le Cival, aura mis son compteur en route à 07:52 h.

A l'arrivée à Elven il affichera : 30,09 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total cumulé pour la journée sera de 31.980 km.

Aujourd'hui, il fallait que ce soit un fils de saint Dominique de Guzmán qui officiât : c'est sa fête. Et c'est donc le Père Philippe Jeannin, o.p., qui s'y est collé, ancien directeur des pèlerinages du rosaire à Lourdes, ancien producteur de l'émission télévisée « le jour du Seigneur » sur Antenne 2, chevalier de la Légion d'Honneur et néanmoins solide marcheur et fidèle trobrezien.

Son commentaire sur l'invitation de Jésus « "Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive » (Mt 16, 24) me laisse pantois : en prenant la qualité d'homme Jésus n'a pas « renié » sa nature divine ; « Jezuz gwir Doué, gwir Dén » (Jésus vrai Dieu, vrai homme) nous a appris an Aotrou Person, au catéchisme, fidèle à la tradition et aux enseignements des conciles christologiques des premiers siècles sur la double nature du Christ.

Interpellé au cours du chemin - ça sert à ça, aussi, le tro-breiz - mais j'ai dû courir pour le rattraper, il m'a répondu par l'épître de Saint Paul aux Philippiens « il a pris la condition de serviteur et est devenu homme parmi les hommes » (2, 6-9) et la première lettre de Pierre (3,18) « innocent, il est mort pour des coupables ».

On n'ignore pas que les mystères de l'incarnation et de la rédemption traduisent l'un et l'autre une « kénose » du Verbe, mais la kénose (du grec : vide) n'aliène, en réalité, ni l'humanité de Jésus ni sa divinité : il conserve une volonté, une intelligence, un esprit, une âme, à la fois humaine et divine sans lâcher l'une pour l'autre, ni l'autre pour l'une.

Il faut faire attention aux mots et expressions utilisées, ils sont « piégeants » !

En définitive, il m'apparaît que, rejoignant le mysticisme de mère Yvonne Marie, le Père Philippe voulait insister sur la faiblesse et l'humilité de Jésus qui a débuté sa vie ici-bas comme nous tous : sous forme d'un conglomérat de cellules-souches indifférenciées, polypoiétiques, puis d'un embryon avant de passer fœtus et de devenir le petit nouveau-né gluant et vagissant devant lequel toute la famille s'extasie comme devant la 6^e merveille du monde.

C'est pour cela que l'on tenait tant, dans le vannetais, à venir à Malestroit « voir le petit Jésus », c'est une forme d'inculturation qui en vaut une autre, d'ailleurs le pape François souligne l'importance de « la piété populaire, expression authentique de l'action missionnaire du peuple de Dieu. Il s'agit d'une réalité en développement permanent où l'Esprit Saint est l'agent premier. » (EG 122, livret p 15). Je sens que le procès en canonisation de Mère Yvonne Marie va reprendre sous peu !

Bon, nous voilà parti, et, bientôt, passé le bourg, nous arrivons par la belle allée qui mène au CAT des Hardys-Behelec dans la campagne de Saint Marcel, théâtre, il y a 70 ans, d'opérations militaires importantes.

C'est là que le 18 juin 1944 eut lieu la première bataille des Français contre les Allemands sur le sol national. Si la bataille de St-Marcel ne fut qu'un épisode parmi d'autres de la résistance bretonne, elle marqua toutefois fortement les esprits. Pour les allemands, son impact psychologique fut important, d'autant plus que la bataille les privera de précieux renforts sur le front normand. Pas moins de 42 Français furent tués, 60 blessés. Alors que les renseignements recueillis après la libération ont permis de chiffrer à 560 le nombre d'Allemands mis hors de combat.

Nous marchons silencieusement, les uns derrière les autres.

Puis nous descendons sur la Ville Glin, un petit crochet pour voir la petite chapelle Saint Charles au village de Trébiguet et, après avoir traversé la Claie, celle de Tircolet sur la commune de Bohal.

Ces arrêts annoncés par les sonneries des cloches des chapelles nous permettent de nous abreuver et de souffler un peu, mais pas trop, il faut bientôt repartir.

On enfile une longue route forestière jusqu'à la Louisiane à travers une bonne partie de la forêt de Molac et ce n'est qu'après avoir traversé le petit village du Cours que nous prenons notre repas sur les rives de l'Arz, plus de 17 Km parcourus depuis ce matin, notre départ de Malestroit

Après le déjeuner nous sommes remontés vers le nord, presque jusqu'à la Noé Prio, pour redescendre ensuite vers le sud à travers les bois du Helfau et du Hayo et traverser l'Arz au moulin du Helfau.

Nous sommes au cœur des Landes de Lanvaux, restes d'une chaîne de montagne qui culminait à plus de 8.000 m à la fin de l'ère primaire, érodée presque jusqu'au niveau de la mer, elle est remontée avec le mouvement alpin du début du quaternaire. Nous sommes au cœur du massif hercynien.

Arrivés au carrefour de Penmarc'h, direction plein ouest, vers Bodual jusqu'à Elven, le terme de cette journée.

Nous traversons la belle campagne bretonne ; de ci et de là des cultures de contrat : carottes et haricots verts bientôt récoltés au beau milieu de la nuit avec des engins spéciaux pour arriver au petit matin frais à l'usine de conditionnement, tout près.

Nous nous interrogeons sur l'origine des chemins dits « creux » qui nous conduisent au fond des vallées et nous en remontent ; la conclusion sera qu'ils étaient destinés à la conduite des troupeaux dont la divagation naturelle était ainsi endiguée.

Des bords de la voie rapide Ploërmel-Vannes que nous traversons sur le pont de la route de Larré, nous pouvons apercevoir le terrain de sport que longe la voie rapide : c'est là que nous dormirons ce soir.

Au sortir de l'église Saint Alban, une belle averse d'été avec force vent nous oblige à prolonger nos oraisons.

La soupe était bonne, la soirée empreinte de nostalgie : demain c'est déjà le dernier jour ! Que le temps passe vite.... Les chevaux sentent l'écurie, bientôt chez nous, avec tout le confort qui va avec !

Mais on sait aussi que ce sont les dernier kilomètres qui sont les plus durs ; il faut tenir jusqu'au bout.

Samedi 9 août, départ d'Elven vers Vannes (25 Km)

Le compteur du Cipal est enclenché à 07:15

A l'arrivée à Vannes il affichera : 27,150 km, auxquels il convient d'ajouter les allées et venues entre l'église, le restaurant et le dortoir de sorte que le total cumulé pour la journée s'établit à : 27,990 km.

Pour le dernier jour, le temps semble s'être remis au beau, le soleil reste bien timide et la chaleur supportable ; c'est un temps idoine pour faire ce qu'on fait : pas trop chaud, pas trop froid, pas trop humide, pas trop sec, un vrai temps breton, le rêve du marcheur, quoi !

Après l'office des laudes, en l'absence de messe qui sera dite en fin de journée à Vannes, nous quittons Elven direction sud-ouest, le long de la voie rapide et de l'ancienne route nationale jusqu'à la gare de Saint Nolff, capitale de la « petite suisse bretonne ». Nous arrivons par le sud directement sur l'église Saint Mayeul (910-994, 4^e abbé de Cluny) ; je complimente le jeune Mayeul tout heureux de savoir son saint patron bourguignon honoré dans cette jolie vallée morbihannaise ; un petit tour dans la chapelle Sainte Anne juste derrière et nous repartons, retraversons le ruisseau de Condat puis la voie de chemin de fer Vannes-Redon en direction du Val.

Le chemin creux que nous empruntons est si profond qu'il sert de ravin au torrent qui déboule du plateau dès la première pluie ; le temps est au beau mais le fond des vallons conserve l'humidité de la veille que la nuit n'a pas évaporé, les gouttes d'eau perlent à la pointe des fougères et les scolopendres s'éclairent d'un tendre vert quand leurs frondes viennent à être frappées d'un rayon de soleil qui, par intermittence, au gré de la brise, réussit à pénétrer jusqu'au sol détrempé.

Nous prenons notre repas dans les dépendances du joli manoir de Lesneué dont le propriétaire a bien voulu mettre le parc à notre disposition.

La route de l'après-midi commence par couper la belle allée cavalière qui mène au château de Beauregard, récemment sorti du giron de la famille de notre hôte de tout à l'heure, pour nous emmener sur Saint Avé et la chapelle N.D. du Loch.

C'est à Beauregard que, le 13 février 1800, à la suite du désastre du Pont du Loc'h, Georges Cadoudal (1771-1804), commandant de l'armée catholique et royale de Bretagne et le général Guillaume Brune (1763-1815), futur maréchal d'empire, ont signés le traité de pacification mettant un terme à la chouannerie morbihannaise.

A Saint Avé, la chapelle Notre Dame du Loch est magnifique, je ne la connaissais pas : il y a toujours des découvertes à faire en Bretagne. A l'intérieur on peut admirer les fines sculptures des sablières, blochets et entrails et surtout, au beau milieu de la nef, devant le chœur un magnifique calvaire en bois en forme de flèche si finement ciselée qu'on la dénomme « l'aubépine », classé aux monuments historiques dès 1907 avec le retable en albâtre.

A la sortie nous descendons la rue de la Fontaine jusqu'au rond-point de Lanmen ; ensuite, obliquant vers l'est, on rentre à Vannes par l'ancienne route de Rennes et l'avenue de Verdun, et, par des circuits compliqués, on se retrouve rue Jean Martin, l'ancienne route du port et de la rachine dans le temps où j'allais rendre visite à mes beaux-parents qui demeuraient là, à proximité de l'usine à gaz. Nous arrivons au jardin des remparts par le giratoire de la Légion d'Honneur.

C'est là que se prépare la grande procession qui doit nous conduire à l'église Saint Patern, le seul des sept Pères fondateurs qui soit d'origine gallo-romaine, Padarn n'en a pas moins immigré, comme les autres, du pays de Galles au V^e siècle.

L'édifice reconstruit sur les plans de l'architecte vannetais Olivier Delourme (1660-1729) en 1727, récemment restauré en 2007, n'est sans doute pas assez vaste pour nous recevoir tous, de sorte que la procession nous conduira jusqu'au siège épiscopal, basilique mineure, la cathédrale Saint Pierre où sera célébré l'office présidé par Monseigneur Centène, 102^e successeur de Saint Patern à la tête de l'évêché de Vannes, 1^e évêque ordinaire du tro-Breiz.

Je cherche dans la forêt de bannière celle de ma paroisse Saint Pierre d'Inzinzac, c'est Jean-Pierre qui m'a fait l'amitié de l'amener avec lui. J'empoigne la hampe et brandit au-dessus de moi l'image du Prince des apôtres, tout content de retrouver ainsi un peu de mon « chez moi ». D'aucun, toujours lui, nous fait remarquer à Jean Pierre et à moi que le Saint Pape représenté sur notre bannière datée de 1952, avec, derrière lui, une mignonne petite vache aux cornes en guidon de vélo, n'est pas Pierre, mais Corneille, un de ses successeurs au III^e siècle.... Il est vrai que, comme à Carnac, par euphonie, on attache le culte de Saint Corneille à la protection des bêtes à corne. « Mais puisqu'on vous dit que le patron de notre paroisse n'est pas Corneille, mais Pierre ! » c'est vrai, quoi, pourquoi ne pas représenter saint Pierre avec un bœuf, ne serait-ce que pour nous rappeler, avec Saint Paul, la seconde loi mosaïque interdisant de *museler le bœuf qui foule le grain* (Deut 25,4 ; 1Co 9,9 ; 1Tim 5,18).

La procession finit par se mettre en branle et, muni, tantôt de mon bâton, tantôt de notre bannière, Jean Pierre et moi emboîtons le pas de la bannière paroissiale de Saint Patern. Nous sommes en tête, parmi les premiers à défiler, le long des remparts de la ville de Vannes. Nous nous contentons de faire le tour de l'église dédiée à saint Patern, lieu de la sépulture, hors les murs, du saint fondateur et

pénétrons en ville par la vieille porte fortifiée de la prison, la rue Saint Gwénaél qui monte le long du côté sud de la cathédrale et la place Henri IV sur laquelle s'ouvre son porche principal.

Saint Vincent Ferrier nous y accueille sur le pilier qui sépare en deux les vantaux du grand portail. Ce moine dominicain de Valence, en Espagne, a profondément marqué les chrétiens de Vannes par sa prédication au XV^{ème} siècle. La cathédrale conserve son tombeau ainsi que celui du bienheureux Pierre René Rogue, « martyr de l'eucharistie » en 1796. Arrêté alors qu'il portait la communion à un mourant, il est condamné à mort et guillotiné. Un gisant en cire, sous l'autel qui lui est consacré, côté sud, le représente en habits sacerdotaux de l'époque.

Ils marchent avec nous comme en témoignent les fanions brodés à leurs noms dont nous nous disputons l'honneur de les porter tout au long du tour de propriétaire que constitue le tro-breiz.

Avec tous les porte bannières, au son de l'orgue de Louis Debierre (1895), nous remontons toute la nef jusqu'au chœur.

La cérémonie, présidée par Mgr Centène, comme il se doit, se clôt par la remise des diplômes à ceux qui ont terminés leur circumnavigation, notamment, sous les applaudissements nourris de l'assemblée, Patrick, le courageux pèlerin en « joelette » et sa mère.

Une pluie aussi soudaine que violente, à la sortie, contribue à la dissolution rapide de la manifestation ; les adieux furtifs n'ont rien de déchirants vu qu'on se retrouvera l'an prochain... Du moins, c'est l'espérance que l'on en a.

Direction stade Jean-Marie Becel où nous attendent les cars qui vont nous ramener dans la quiétude de nos foyers respectifs ; c'est loin, là-bas, sur la route de Lorient ; en attendant, je suis recueilli au sein du leur par les parents des jeunes Adriane et Joseph qui me réconfortent par un copieux dîner préparé par le maître des lieux que ses activités professionnelles avaient empêché de suivre, sur les chemins du trobreiz, Clarisse et deux de leurs enfants.

Je les remercie aussi chaleureusement que possible de leur hospitalité et nous nous quittons sur une promesse de revoyure, « à l'an prochain »

Ce sera pour moi la dernière étape, l'ultime, celle qui me ramènera à Brangolo en Inzinzac, mon point de départ en 2008.

Pour récapituler, selon les savants calculs de l'ami Jean-Yves et, surtout, de son GPS, sur 180 km prévus, il en a été effectué : 194.39 km et, si on y ajoute les déplacements en ville, soit : 15.48 km, on arrive à un total cumulé pour la semaine de 209.87 km !

Les derniers mètres sont les plus durs ; ils ont déjà commencés. Irais-je jusqu'au bout ?

Yves Daniel, de Brangolo en Inzinzac

SCANDALE SUR LES CHEMINS DU TRO-BREIZ : ON ENVISAGE DE SUPPRIMER LE SANDWICH DU MIDI !!

Plaidoyer pour le maintien du statu quo et du repas libre

Dès réception, je me suis précipité pour dévorer l'édition de l'année 2014 - celle du 20^e anniversaire - de la revue de l'association du Tro-breiz, « chemins de pèlerinages.»

Le compte rendu d'un membre du service de sécurité ouvre au trobreizien de base que je suis, un horizon insoupçonné. L'éditorial de Philippe Abjean, le Président fondateur, en l'honneur du 20^e anniversaire, est un régal du genre : tout y est, il n'y a rien à ajouter. On s'en doutait, mais il faudra deux jeunes aumôniers - il est vrai qu'ils se sont partiellement formés à nos côtés, sur nos chemins - pour, si besoin était, succéder au Père Dominique de Lafforest, dont les cheveux n'ont pas toujours été blancs comme en témoigne la photo de la page 13 qui ne doit pas remonter à 20 ans !

Je refermais la revue pour en reprendre la passionnante lecture ultérieurement lorsque s'en échappa subrepticement un petit papier qui alla aussitôt se loger, négligemment, sous la table de la salle à manger. L'ayant néanmoins ramassé, je m'apprêtais à le chiffonner pour mesurer mon adresse à la corbeille à papier lorsque je me suis avisé que ce billet était imprimé d'un côté, et, partiellement, en rouge, ce qui, depuis l'école communale, est pour moi un signe névralgique : *à lire attentivement*, encadré.

Quoi ? « *Il a été décidé de ne plus fournir de sandwiches au point « petite boutique ».*

Ben ... et comment vais-je faire ? Depuis plusieurs années, après avoir préalablement essayé les autres, je m'étais définitivement arrêté à cette formule : on n'attend pas, on ne gaspille pas, il n'y a rien à jeter, tout est bon dans le sandwich et on est bien suffisamment rassasié. Je paye le premier jour pour toute la semaine, c'est jambon-complet les jours pairs et thon-mayonnaise les jours impairs et tout allait bien dans le meilleur des mondes trobreizien.

Et voilà t-y pas que, certainement pour de basses raisons purement mercantiles, on décide subrepticement de me supprimer mon sandwich ! On a beau me dire que je pourrai « pourvoir par moi-même à ma restauration », je sais pertinemment, d'expérience, que les repas de midi se déroulent au milieu de nulle part et que mon déjeuner je devrais me le coltiner sur le dos, déjà largement surchargé ...

CECI EST UNE ATTEINTE INTOLERABLE AUX DROITS DE L'HOMME TROBREIZIEN !!

SOUTENEZ LA PETITION POUR LE MAINTIEN DU SANDWICH

(une marche de protestation est organisée au départ de Dinan le 3 août prochain : soyez y nombreux !)